Illinois U Library

NUMÉRO 184

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Bouffes-Parisiens

JEANNE MOREAU

JEAN MARAIS

PYGMALION

Comédie en 3 actes et 5 tableaux de

G. BERNARD SHAW

Adaptation de A. et H. HAMON. Version nouvelle de CLAUDE-ANDRÉ PUGET

Mise en scène, décors et costumes de JEAN MARAIS

MICHEL ETCHEVERRY

AVEC

NOËL ROQUEVERT

ET

SUZANNE DEHELLY

Tous les soirs (sauf Mardi) à 21h. - Dimanches et fêtes : Matinée à 15h

Métro : 4 SEPTEMBRE, OPÉRA

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Pickering Eliza Un homme Higgins

Eliza Higgins

Mme Pearce Eliza Pickering Higgins

1 HIGGINS. — *Eh bien! Qu'est-ce qui vous pr petite sotte?* (ACTE I.)

2 ELIZA. — *Tenez! Je vous vends tout le b pour six pence.* (ACTE I.)

3 HIGGINS. — « *Elise, Elisabeth, la Lisett Lison s'en allèrent au bois pour déni l'pinson.* » (ACTE I.)

4 DOOLITTLE. — *Ecoutez, patron, vous et moi est des hommes de ce bas monde, pas v* (ACTE I.)

5 HIGGINS. — *Non, non : mon élève. Uni ment mon élève!* (ACTE II.)

Doolittle Pickering Higgins

Pickering Mme Higgins Higgins

PYGMALION

Comédie romanesque
en trois actes et cinq tableaux
de GEORGE-BERNARD SHAW

Version nouvelle de CLAUDE-ANDRÉ PUGET
(traduction ancienne de A. et H. HAMON)

Cette nouvelle version française de *Pygmalion* a été représentée pour la première fois au Théâtre des BOUFFES PARISIENS, le 15 janvier 1955, dans une mise en scène, des décors et des costumes de Jean MARAIS.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Claude-André PUGET.

Supplément au N° 426 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Henry Higgins ..... *Jean MARAIS*

Colonel Pickering ..... *Michel ETCHEVERRY*

Alfred Doolittle, père d'Eliza ..... *Noël ROQUEVERT*

Fred Hill, fils de M^me^ Eynsford Hill . *Jean-Charles FONTANA*

Un homme ..... *Paul RIEGER*

Le spectateur sarcastique ..... *Alain NOBIS*

Eliza Doolittle ..... *Jeanne MOREAU*

M^me^ Higgins, mère de Henry Higgins ..... *Colette REGIS*

M^me^ Pearce ..... *Suzanne DEHELLY*

M^me^ Eynsford Hill ..... *Blanche ARIEL*

Clara, sa fille ..... *Françoise SOULIÉ*

La femme de chambre ..... *Huguette DONGA*

Comparses

L'action de la pièce se déroule à Londres, au début du siècle, en 1910 par exemple

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Il est environ onze heures du soir. La pluie tombe tant qu'elle peut, et il semble qu'elle puisse beaucoup, car c'est une de ces pluies frénétiques dont la violence et la soudaineté ne se voient guère qu'en été : et de fait, nous sommes à Londres, au mois de juillet. De tous côtés partent les coups de sifflet stridents, prolongés, que lancent des gens pour appeler un taxi. Des piétons courent et viennent s'abriter sous le porche de l'église Saint-Paul, que le décor représente (il ne s'agit pas de la cathédrale de Wren, mais de l'église de Inigo Jones, près le marché aux primeurs de Covent Garden). Parmi ceux-ci, une dame et sa fille en robe de soirée. Tous regardent d'un air maussade la pluie qui tombe. Tous, sauf un homme qui leur tourne le dos et qui prend des notes dans un calepin : occupation qui paraît l'absorber entièrement. La cloche de l'église sonne le quart.

CLARA. — Je suis glacée. Pas vous?

Mme EYNSFORD HILL. — Je n'ai pas très chaud non plus, c'est certain.

CLARA. — Si Freddy tarde encore un peu, nous allons prendre mal... Mais qu'est-ce qu'il cherche, à la fin? Où est-il allé le chercher, son taxi? Il y a au moins vingt minutes qu'il est parti.

Mme EYNSFORD HILL. — Pas autant, non.

UN HOMME, *intervenant.* — Il n'en trouvera pas, de taxi. En tout cas, pas d'ici une bonne heure. Pas avant qu'ils auront déchargé la clientèle des théâtres.

Mme EYNSFORD HILL. — Une heure? Mais c'est impossible. Vous voyez bien que ma fille va attraper froid!...

L'HOMME. — J'y suis pour rien, moi, dites donc.

CLARA. — C'est la faute de Fred. Comme d'habitude. S'il s'était pressé un peu plus, il en aurait trouvé un à la sortie du théâtre.

Mme EYNSFORD HILL. — Tu sais bien que tout le monde s'est rué sur ceux qui étaient en station, voyons!

CLARA. — Justement! Il n'avait qu'à se ruer aussi.

Mme EYNSFORD HILL. — Tu es injuste, Clara...

CLARA. — Oh! naturellement! Vous, dès qu'on touche à votre fils... *(A ce moment, Fred arrive en courant. Il ferme son parapluie, qui ruisselle. C'est un garçon d'une vingtaine d'années. Il est en tenue de soirée. Son pantalon est crotté jusqu'au-dessus des chevilles.)* Ah! Enfin!

Mme EYNSFORD HILL. — Où est ton taxi?

FRED. — Je n'en ai pas.

CLARA. — Quoi?

Mme EYNSFORD HILL. — Tu n'as pas de taxi?

FRED. — Non.

Mme EYNSFORD HILL. — Et pourquoi?

FRED. — Parce que je n'en ai pas trouvé.

L'HOMME. — Je vous l'avais dit!

CLARA. — Il y a près d'une demi-heure que tu es parti pour chercher un taxi et tu n'en as pas trouvé?

FRED. — Non.

Mme EYNSFORD HILL. — Mais enfin, Freddy, où as-tu la tête?

CLARA. — Vous allez voir qu'il faudra que nous y allions nous-mêmes!

FRED. — Si vous y allez vous-mêmes, vous constaterez qu'ils sont tous pris, voilà tout. Je suis allé jusqu'à Charing-Cross et...

Mme EYNSFORD HILL. — Tu as regardé à Trafalgar Square?

FRED. — Evidemment!

Mme EYNSFORD HILL. — Tu as bien regardé?

CLARA. — Il n'a rien regardé du tout.

FRED. — Je vous répète que je suis allé jusqu'à la gare de Charing Cross...

CLARA. — Tu n'avais qu'à aller ailleurs.

FRED, *révolté.* — Oh!...

Mme EYNSFORD HILL. — Clara a raison. On ne peut jamais compter sur toi.

FRED. — Mais, maman...

Mme EYNSFORD HILL. — Fais-moi le plaisir de repartir et ne reviens qu'avec un taxi, tu m'entends.

FRED. — Je me ferai tremper pour rien. Si c'est cela que vous voulez.

CLARA. — Mais tu ne penses qu'à toi, alors? Tu ne te rends pas compte que nous sommes en robe de soirée et que nous mourons de froid, sous ce porche? Nous n'allons tout de

même pas y passer la nuit parce que tu as peur de te mouiller un peu?

FRED. — Oh! Bon, bon! J'y vais.

Il ouvre son parapluie, s'élance et heurte violemment une jeune marchande de fleurs ambulante qui arrivait en courant pour se mettre à l'abri. C'est Eliza. Le choc est si rude qu'elle en lâche le panier qu'elle portait appuyé à la hanche.

ELIZA. — Oh! là, là! Mince, alors!

FRED. — Pardon!

Il part en courant.

ELIZA. — Ben! dis donc, Freddy, c'est des manières, ça? Il m'envoie deux bouquets de violettes dans la crotte et y s'tire! Tu parles d'une brute! Pas croyable!

Mme EYNSFORD HILL. — Comment savez-vous que mon fils s'appelle Freddy, s'il vous plaît?

ELIZA. — Votre fils? C'est votre fils qui vient de me ramponner comme ça? Ben, je vous félicite pas. Comme éducation, c'est à refaire. Un gars qui me flanque mon magasin par terre et qui se trotte sans me donner un rond, j'appelle pas ça un gentleman, que voulez-vous. Et, puisque c'est vous sa mère, vous allez me les payer, mes violettes.

CLARA. — Il ne manquerait plus que ça! En voilà une idée!

Mme EYNSFORD HILL. — Mais si, mais si, Clara! Tu as de la petite monnaie?

CLARA. — Non. Je n'ai que des pièces de six pence.

ELIZA. — Oh! mais je peux vous rendre dessus.

Mme EYNSFORD HILL, *à Clara.* — Donne-m'en une. *(Clara s'exécute de mauvaise grâce. A Eliza:)* Tenez.

ELIZA. — Merci beaucoup, madame.

CLARA. — Demandez-lui la monnaie. Ce sont des bouquets d'un penny.

Mme EYNSFORD HILL. — Oh! je t'en prie, Clara! *(A Eliza:)* Non, non, gardez tout.

ELIZA. — Merci beaucoup, madame.

Mme EYNSFORD HILL. — Et maintenant, dites-moi comment vous connaissez le prénom de mon fils?

ELIZA. — Moi? Je le connais pas, son prénom.

Mme EYNSFORD HILL. — Ah! pardon, ma petite, pardon! Je vous ai très bien entendu l'appeler par son prénom. Il est inutile d'essayer de me mentir.

ELIZA. — Mais j'essaye pas de vous mentir! J'y ai dit Freddy ou Charlie comme on fait toujours quand on cause à un étranger et qu'on veut être poli. Il y a pas de mal à ça! Au contraire!

CLARA, *froidement.* — Là! Six pence de perdus. Vous êtes contente?

A cet instant, un monsieur d'âge mûr, à l'allure militaire, fait irruption sous le porche et referme son parapluie. Il est en tenue de soirée sous un pardessus d'été. C'est le colonel Pickering.

PICKERING. — Fffffff!

Mme EYNSFORD HILL, *à celui-ci.* — Est-ce que vous avez l'impression que cela va se calmer, monsieur?

PICKERING. — Oh non! Cela reprend même plus fort que jamais, on dirait.

Mme EYNSFORD HILL. — Ah! mon Dieu!

ELIZA, *à Pickering.* — Le pire, des fois, c'tout près du meilleur. Pour la pluie, c'pareil. Plus ça tombe et moins il en rest tomber, pas vrai? Alors, comme on dit d l'armée, vous en faites plus, capitaine, et ac tez une fleur à une pauvre fille.

PICKERING. — Je regrette, je n'ai pas monnaie.

ELIZA. — Oh! mais je peux vous en fa moi, capitaine. La monnaie de combien?

PICKERING. — D'un souverain. Je n'ai r d'autre.

ELIZA, *avec admiration.* — Ce que c'est d'être riche!... Oh! allez, quoi, sans blague, bon mouvement, capitaine : achetez-moi q que chose. Je peux vous faire la monnaie d' demi-couronne. Tenez, je vous laisse celu pour deux pence.

PICKERING. — N'insistez pas, mon p Soyez gentille. *(Il fouille dans ses poch* Je suis sûr que je n'ai rien d'autre que souverains... Ah! si... Attendez... voici t demi-pennies. Si vous voulez vous en tenter...

ELIZA. — Merci, monsieur.

L'HOMME, *à Eliza.* — Fais gaffe : donne une fleur quand même. Il y a un type, là rière, qui te surveille et qui écrit tout ce tu dis.

ELIZA, *sautant sur ses pieds, affolée.* — de quoi qu'il écrit? J'ai rien fait de mal parlant au monsieur. J'ai le droit de ven des fleurs si je stationne pas sur le trott Je suis une honnête fille. J'y ai pas p pour autre chose que pour y demander m'acheter une fleur. *(Rumeur générale. entend :* « Pas la peine de crier comme On va pas t'écorcher!... Qu'est-ce que tu qu'y te fasse? » *(Eliza, qui continue:)* Ol laissez pas faire, dites, monsieur! Le lai pas m'accuser. Vous savez pas ce que ça s pour moi. Causez-y! Empêchez-le! S'il m gnale, je perds ma réputation et on me trai devant le juge pour avoir racolé des sieurs. Ce serait pas juste. Je suis une hon fille.

HIGGINS, *s'avançant.* — Eh bien? Eh b Eh bien? Qu'est-ce qui vous prend, p sotte? Personne ne vous accuse de quoi ce soit. A qui croyez-vous donc avoir affair

L'HOMME, *aux autres.* — C'est pas un chard, c'est un monsieur. N'avez qu'à rega ses souliers. *(A Higgins:)* Elle pensait que étiez un poulet.

HIGGINS, *avec un vif intérêt.* — Ah! Qu'est-ce que c'est qu'un poulet?

L'HOMME. — Ben! c'est comme qui dira mouton. Un poulet, quoi. Comment que je vous expliquer? Une espèce de flic en comprenez?

HIGGINS, *souriant.* — Très flatté.

ELIZA, *criant.* — Je vous jure que j'y ai dit un seul mot qui soit pas convenabl vous le jure sur tout ce que vous voudrez.

HIGGINS. — Oh! Assez, bon sang! Est-ce je ressemble à un policier?

ELIZA, *méfiante.* — Alors, pourquoi que avez noté ce que j'y ai dit, hein? Qu'est-ce me prouve que vous avez pas mis autre ch Montrez-le-moi un peu ce que vous avez dessus moi. *(Higgins ouvre son calepin lui tient sous le nez.)* Qu'est-ce que c'est ça? C'est pas de la vraie écriture. Je pas lire ça.

HIGGINS. — Moi, je peux. *(Il lit, en*

unt exactement la prononciation d'Eliza.) Alors, comme on dit dans l'armée, vous en ites plus, capitaine, et achetez une fleur à ne pauvre fille. »

ELIZA, *consternée.* — Quoi? C'est parce que l'ai appelé capitaine? Il y a pas de mal à . *(A Pickering:)* Oh! monsieur, je vous en pplie, laissez-le pas me chercher des crosses our un mot où il y a rien de mal. C'est pas e ma faute, à moi, si vous avez l'air d'un ilitaire. Et je les respecte, moi, les mili- ires. Après tout, il en faut, hein? C'est mme de tout. Il y a pas de sot métier.

PICKERING, *à Higgins.* — Monsieur, je n'ai effet aucune plainte à formuler contre cette lle. Si vous appartenez à la police, vous faites e l'excès de zèle : quelles que soient les sol- citations dont on peut être l'objet, vous ne evez intervenir que si on vous le demande. u demeurant, tout le monde ici s'est bien ndu compte que cette femme n'avait pas de auvaises intentions.

LES SPECTATEURS, *prenant parti.* — Bien sûr ne non... Mêlez-vous de vos affaires... Vous oulez de l'avancement ou quoi?... Si on peut lus vendre des fleurs tranquillement, c'est le ouquet!... Elle lui a pas dit un mot de travers, a pépée!... Et quand bien même? ça serait as si grave, oh! là, là!...

L'HOMME. — Vous échauffez pas : c'est pas ne bourrique, je vous dis, c'est le mec genre ouche-à-tout. N'avez qu'à regarder ses sou- iers.

HIGGINS, *à celui-ci.* — Tout va bien chez ous, à Selsey?

L'HOMME. — Qui c'est qui vous a dit qu'on st de Selsey, chez nous?

HIGGINS. — Mes voix! *(A Eliza:)* Et vous, omment se fait-il que vous veniez travailler i loin de Lisson Grove, où vous êtes née et ù vous habitez?

ELIZA. — J'y habite plus! Un cochon y urait pas couché dans leur turne! Et fallait ue je la leur paye quatre shillings et demi ar semaine! Y avait de quoi se tirer, non? *(En larmes:)* Et depuis quand que c'est dé- endu d'aller vivre ailleurs que dans Lisson Grove?... Il y a pas de mal à ça... Oh! bhou- hou-ou!... Hou, hou!...

HIGGINS. — Allez vivre où vous voudrez, mais, pour Dieu! cessez de faire un bruit areil.

PICKERING, *à Eliza.* — En effet : pourquoi leurez-vous? Vous avez le droit de vivre où on vous semble.

UN SPECTATEUR SARCASTIQUE. — Au Ritz, par xemple?

ELIZA, *à elle-même, sur un ton plaintif.* — e suis pourtant une honnête fille. Personne eut dire le contraire.

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE. — Et moi, vous avez d'où je viens?

HIGGINS. — De Hoxton.

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE, *stupéfait.* — Ça, alors!... Vous devinez tout, dites donc!...

Rires. L'intérêt des assistants augmente.

ELIZA, *qui continue à mâcher sa rancœur.* — Pas une raison pour se mêler de mes affaires... J'y ai rien demandé, moi...

L'HOMME. — Exactement. *(A Higgins:)* Elle chiale, la pauvre gosse, mais il y a de quoi. De quel droit vous vous occupez des gens qui vous causent même pas?

ELIZA, *même jeu.* — Il peut bien dire ce qu'il veut, je suis une honnête fille, ça changera rien à rien...

L'HOMME, *à Higgins.* — C'est vrai, ça : vous nous traitez comme du fumier parce qu'on est des pauvres bougres, hein? Pourquoi vous vous adressez pas à un gentleman, pour voir?

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE, *à Higgins.* — Oui! *(Désignant Pickering:)* A ce monsieur, par exemple. Dites-lui donc d'où il vient, lui. Qu'on rigole un brin.

HIGGINS. — Ce monsieur? Cheltenham, Harrow, Cambridge et les Indes.

PICKERING. — C'est rigoureusement exact. *(Eclats de rire. Exclamations :* « Eh ben!... Tu as entendu?... Oui... Comment qu'il lui a dit, au colon, d'où il sortait!... C'est formidable, non?...

PICKERING, *à Higgins.* — Puis-je vous demander, monsieur, si vous vous produisez dans les music-halls?

HIGGINS. — J'ai parfois envisagé de le faire. Peut-être m'y déciderai-je un jour.

La pluie a cessé. Les gens commencent à se disperser.

ELIZA. — Même s'il vous épate, ça lui donne pas le droit d'embêter une honnête fille.

Clara, excédée, suivie de sa mère, se fraie sans ménagement un passage vers le premier plan.

CLARA. — Il y a de quoi devenir enragée, je vous assure. C'est à croire que Fred le fait exprès. J'ai de plus en plus froid, je ne tiens plus debout...

HIGGINS, *à lui-même.* — Earlscourt.

CLARA, *à Higgins.* — Oh! vous, monsieur, je vous prie de garder vos remarques pour vous.

HIGGINS. — Me serais-je exprimé à haute voix? Veuillez m'en excuser, ce n'était pas mon intention. Vous voudriez avoir un taxi, je crois?

CLARA. — Pour la dernière fois, je vous demande de ne pas m'adresser la parole.

ELIZA. — Et toc! Vous l'avez pas volé!

Mme EYNSFORD HILL. — Voyons! Clara, voyons!... *(A Higgins:)* En effet, monsieur : nous attendons depuis très longtemps mon fils qui est allé chercher un taxi, je ne sais ce qui se passe, il ne revient pas, et si vous pouviez nous aider à en trouver un... *(Higgins sort un sifflet de sa poche.)* ... Oh! merci...

Higgins donne un coup de sifflet strident.

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE. — Là! Je savais bien que c'était un flic en civil!

L'HOMME. — C'est pas un sifflet de la police, c'est un sifflet de sportif.

ELIZA. — Vous appelez ça du sport, vous, de perdre la réputation d'une honnête fille qui n'a rien à faire avec lui?

HIGGINS. — Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais il y a déjà près de deux minutes que la pluie a cessé.

L'HOMME. — Vous pouviez pas le dire plus tôt au lieu de continuer à nous casser les pieds? *(Il s'en va.)* Non, mais c'est un monde, je vous jure!...

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE, *à Higgins.* — Moi aussi, je sais d'où vous sortez.

HIGGINS. — Ah! vraiment? Et d'où cela, s'il vous plaît?

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE. — De l'asile de fous d'Anwell. Un conseil : retournez-y donc! Vous en avez bien besoin.

HIGGINS. — Non pas : Anwell, monsieur. Hanwell. H aspirée, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

LE SPECTATEUR SARCASTIQUE, *faussement mondain.* — Oh! c'est très juste. Toutes mes excuses, monsieur le professeur. Et au plaisir de vous rencontrer un autre jour de pluie.

Il porte la main à son chapeau et s'éloigne.

ELIZA. — Mais pourquoi qu'on les laisse en liberté, les dingos, à présent?...

Mme EYNSFORD HILL, *à sa fille.* — Le temps s'est tout à fait rétabli, ma chérie. Nous allons pouvoir marcher jusqu'à l'autobus. Viens vite.

Elle relève sa jupe au-dessus des chevilles et sort rapidement.

CLARA. — Et si Fred arrive avec un taxi?... *(Elle appelle:)* Maman!... *(Mais sa mère ne répond pas, et elle se décide à la suivre.)* Oh! non, non! quelle soirée!...

Tous les autres sont partis. Ne restent en scène que Higgins, Pickering et Eliza, qui, assise sur le piédestal d'une colonne, met de l'ordre dans son panier et continue à geindre à mi-voix.

ELIZA. — Une pauvre fille, qui a pourtant assez de mal à vivre comme ça, sans qu'on lui fasse des ennuis par-dessus le marché... Et une fille honnête...

PICKERING, *à Higgins.* — Si je ne suis pas trop indiscret, puis-je me permettre de vous demander grâce à quel procédé vous...

HIGGINS. — Grâce à la phonétique, monsieur, tout simplement : cette partie de la linguistique qui étudie les sons dont les mots se composent, leur émission et leur articulation Une science dont la pratique m'a conduit à en faire mon métier, mais qui est aussi, qui est surtout mon passe-temps favori. Heureux l'homme qui peut vivre de son passe-temps favori! Vous, vous pouvez sans doute identifier à son accent un Irlandais ou un Ecossais. Moi, je suis capable de situer n'importe qui dans un rayon de quinze kilomètres, rien qu'à l'entendre parler. Et à Londres, je devine son quartier, sa rue même quelquefois.

ELIZA. — Devrait avoir honte de faire un boulot pareil! Un homme sans cœur, oui, voilà ce que c'est.

PICKERING. — Et ce métier vous permet de gagner votre vie?

HIGGINS. — Mais, oui. Très largement. Dieu merci! nous vivons à une époque de parvenus. On commence dans Whitechapel avec quatre-vingts livres par an et on finit à Park Lane avec cent mille couronnes de revenu. C'est à ce moment-là qu'on voudrait bien oublier et surtout faire oublier Whitechapel. Mais on se trahit chaque fois qu'on ouvre la bouche. Alors, on vient sonner à ma porte....

ELIZA. — Plus souvent que j'y sonnerais, moi, à sa porte! Un type qui fourre son nez partout et qui peut même pas laisser une pauvre fille tranquille, une honnête fille, en plus...

HIGGINS, *à Eliza.* — Oh! vous, cessez vos jérémiades, vous m'entendez? Ou bien, allez vous abriter ailleurs.

ELIZA. — J'ai le droit de rester là tout comme vous, dites donc.

HIGGINS. — Une femme, qui profère des sons comme ceux que vous émettez, n'a pas le droit d'être où que ce soit sur la terre. Elle n'a pas le droit de vivre. Souvenez-vous vous êtes un être humain doté d'une âm de ce don divin qu'est un langage arti que ce langage est celui de nos plus gr poètes, et ne restez pas assise là à g comme un pigeon qui aurait le foie malad

ELIZA, *suffoquée.* — Ah, ah! Hou, hou, Ho, ho!

HIGGINS, *sortant vivement son calepin* Grands dieux, quels sons!... *(Il en prend puis, tenant le calepin à bout de bras, en reproduisant exactement l'exclam d'Eliza:)* « Ah, ah, ah! Hou, hou, hou! ho! »

ELIZA, *amusée par cet exploit et riant gré elle.* — Ah! m...!

HIGGINS, *à Pickering.* — Tenez! vous v cette créature avec son parler de trottoi la maintiendra dans le ruisseau jusqu'à l de ses jours? Eh bien! monsieur, en trois je pourrais la faire passer pour une duch à la garden-party d'un ambassadeur. M encore : je pourrais lui trouver une plac femme de chambre ou de vendeuse, ce exigerait d'elle une façon de s'exprimer en bien plus correcte.

ELIZA. — Qu'est-ce que vous dites-là?

HIGGINS. — Je dis, triste petit trogno rien du tout, offense à la noble architec de ces colonnes, insulte vivante à notre a rable langue, je dis que je pourrais vous passer pour la reine de Saba, si je le déci *(A Pickering:)* Vous ne me croyez pas?

PICKERING. — Mais si, mais si, je veux vous croire. Ce sont là des problèmes qui téressent tout particulièrement. J'étudie même depuis de longues années les dia indiens et...

HIGGINS. — Ah! vraiment? Connaissez le colonel Pickering, l'auteur du « Sa parlé » ?

PICKERING, *souriant.* — Je le connais intimement : c'est moi.

HIGGINS, *ravi.* — Ce n'est pas possible?

PICKERING. — Et vous-même, qui êtes-

HIGGINS. — Henry Higgins, auteur de « phabet universel de Higgins ».

PICKERING, *avec enthousiasme.* — Je venu des Indes tout exprès pour vous naître.

HIGGINS, *même jeu.* — J'allais partir les Indes afin de vous y rencontrer.

PICKERING. — Où habitez-vous?

HIGGINS. — Vingt-sept, Wimpole Stre vous attends demain.

PICKERING. — Oh! écoutez : je suis au ton. Venez souper avec moi, nous pou déjà bavarder un peu.

HIGGINS. — Avec joie!

ELIZA, *à Pickering.* — Alors, c'est l'occ de vous fleurir, mon bon monsieur. chic, dites : j'ai pas de quoi paye chambre.

PICKERING. — Je vous ai déjà dit q n'avais pas de monnaie. Je regrette.

Il sort.

HIGGINS, *à Eliza.* — Menteuse! Vous proposé à quelqu'un tout à l'heure d rendre la monnaie sur une demi-couron

ELIZA, *se levant, exaspérée.* — Oh! vo devrait vous étouffer avec un paquet de s'il y avait une justice! *(Elle lui jett panier aux pieds.)* Tenez! je vous vend le bazar pour six pence.

L'heure sonne au clocher.

HIGGINS, *qui fait mine d'y entendre la voix de Dieu.* — Ah! Un rappel à l'ordre! *(Il soulève son chapeau, écoute la cloche gravement, puis il prend dans sa poche une poignée de pièces qu'il jette dans le panier.)* Voici pour me racheter!

Et il sort rapidement.

ELIZA, *qui se précipite sur le panier et qui trouve une demi-couronne.* — Ah! Hou! Hooh! *(Elle trouve deux pièces d'un florin.)* Aaaah! Hou! Oooh! *(Elle ramasse plusieurs autres pièces.)* Aaaah! Hou, hou!... Ooooh! *(Elle trouve un demi-souverain.)* Aaaaaah! Hou! Ooooh!

FRED, *arrivant en courant.* — J'ai fini par en dénicher un!... Héoh!... *(Il constate qu'il n'y a plus personne:)* Où sont les deux dames qui étaient là?

ELIZA. — Elles sont allées jusqu'à l'autobus quand la flotte a eu fini de tomber.

FRED. — Quoi? Et elles m'ont laissé avec mon taxi sur les bras! Oh!

ELIZA, *superbe.* — Vous en faites pas pour ça, jeune homme. C'est moi qui vais le prendre, votre taxi. *(Elle va vers le taxi.)* Oh! ça va, vous pouvez me charger, j'ai de quoi payer, regardez. D'accord? Alors, à Beukingamme Palasse, j'ai un rancart avec Sa Majesté!...

Fred regarde, éberlué. On entend la portière claquer et le bruit de la voiture qui démarre.

RIDEAU

TABLEAU II

Le lendemain, à onze heures du matin, chez Higgins. Une grande pièce, qui devait être autrefois le salon et qui lui sert maintenant de « laboratoire ». Au fond : une porte de milieu à deux battants; à gauche : deux buts cartonniers collés contre les murs et formant angle droit; devant eux : une table-bureau sur laquelle il y a un phonographe à pavillon, un laryngoscope, un coffre médiéval à soufflet contenant une rangée de petits tuyaux d'orgues, une série de verres de lampe sur des becs à flamme légère rattachés par un tube de caoutchouc à un robinet à gaz placé dans le mur, plusieurs diapasons de différentes tailles, une planche représentant (grandeur nature) une moitié de tête humaine et montrant en section les organes de la voix, enfin une boîte pleine de cylindres de cire pour le phonographe. Sur le mur de gauche, une cheminée. Devant elle, un fauteuil confortable en cuir. Sur la cheminée, une pendule. Un seau à charbon. Un pupitre pour les journaux.

A droite, et au fond : un bonheur du jour sur lequel est posé un appareil téléphonique. A côté de celui-ci, l'annuaire. La plus grande partie du panneau latéral est occupée par un piano à queue, orienté de telle sorte que le clavier se trouve à l'opposé de la porte. Devant le clavier, une banquette, un casier à musique. Sur le piano, un plat à dessert sur lequel s'accumulent des fruits et des friandises (surtout des chocolats). Le centre de la pièce est vide. Deux chaises devant la table, une autre près de la cheminée.

Aux murs, des gravures : pour la plupart, des Piranese. Aussi : quelques portraits en taille douce. Pas de toiles.

Pickering est assis à la table et repose quelques fiches ainsi qu'un diapason dont il vient de se servir. Higgins est debout près de lui. Il referme deux ou trois tiroirs du cartonnier. A la lumière du matin, il apparaît comme un être robuste, sain, plein de vitalité « appétissant ». Il a trente-cinq ans environ. Son caractère : homme de science avant tout, il éprouve et manifeste un intérêt constant, aigu, voire passionné pour tout ce qui peut être l'objet d'études scientifiques. En revanche, il se soucie fort peu de soi et des autres, singulièrement des sentiments de ceux-ci. En fait, malgré son âge et sa taille, il évoque beaucoup plus, dans tout son comportement, un enfant impétueux, pétulant, explosant à chacune de ses « découvertes », et dont on doit sans cesse prévenir ou réparer les sottises involontaires, — qu'un adulte doué de réflexion et de bon sens. Ses manières vont de la brutalité cordiale, lorsqu'il est de bonne humeur, à l'irritabilité orageuse aussitôt qu'il rencontre obstacle ou difficulté. Mais il est d'une telle franchise, d'une telle sincérité, et si dénué de toute méchanceté qu'il demeure aimable jusque dans ses excès.

HIGGINS. — Voilà! Je crois que je vous ai tout montré. Il me semble même que je ne vous ai fait grâce d'aucun détail.

PICKERING. — C'est renversant, mon cher. Pour être franc, je m'y perds un peu.

HIGGINS. — Voulez-vous que nous revenions sur ce qui vous a échappé?

PICKERING. — Non, merci. Non, pas maintenant. *(Riant:)* J'ai mon compte pour ce matin.

HIGGINS. — C'est fatigant d'écouter des sons, je sais.

PICKERING. — Tuant! Il faut s'y contraindre à une telle tension d'esprit qu'on n'y résiste pas longtemps. Moi, du moins. Et dire que j'étais si fier de pouvoir prononcer vingt-quatre sons vocaliques différents!... Combien m'en avez-vous fait entendre, exactement?

HIGGINS. — Cent trente.

PICKERING, *s'exclamant.* — Cent trente! Je ne m'étonne plus d'être fatigué! Encore suis-je bien incapable de percevoir ce qui différencie la plupart d'entre eux. *(Riant:)* Ah! mon amour-propre est à vif, mon cher, je ne vous le cache pas!

HIGGINS, *qui glousse de plaisir, se dirige vers le piano et picore dans le plat de friandises.* — Simple question d'entraînement, vous verrez. L'oreille se fait peu à peu aux nuances les plus subtiles et l'on découvre assez vite

que deux sons, qui vous paraissent d'abord rigoureusement identiques, sont aussi distincts l'un de l'autre que A peut l'être de B.

Entre Mme Pearce, qui est sa « gouvernante ».

HIGGINS. — Qu'y a-t-il, madame Pearce?

Mme PEARCE, *qui a l'air embarrassée.* — C'est une jeune femme qui demande à vous voir, monsieur.

HIGGINS. — Une jeune femme? Que me veut-elle?

Mme PEARCE. — Elle prétend que vous serez très heureux de sa visite lorsque vous saurez pour quoi elle est venue. C'est une fille fort ordinaire, monsieur. Il est même difficile d'être plus ordinaire. Si j'avais obéi à mon premier mouvement, je ne l'aurais pas laissé entrer. Et puis, j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin d'elle et que vous désireriez la faire parler dans vos appareils. J'espère que je ne me suis pas trompée : il vous arrive quelquefois de recevoir des gens si bizarres, n'est-ce pas, que vous voudrez bien m'excuser si...

HIGGINS. — Mais oui, mais oui! A-t-elle un accent intéressant?

Mme PEARCE. — Epouvantable, monsieur. Je me demande en quoi vous y pourriez trouver quelque chose d'intéressant.

HIGGINS, *à Pickering.* — Voyons-la toujours! Faites-la monter, madame Pearce.

Il va vivement à son bureau et y prend un cylindre de phonographe.

Mme PEARCE, *qui se résigne mal à obéir.* — Très bien, monsieur. Comme vous voudrez.

Elle sort.

HIGGINS. — C'est un coup de chance, Pickering. Je vais vous montrer comment je procède pour constituer mes archives. Nous allons la faire parler, je noterai d'abord tout ce qu'elle dira en signes phonétiques, puis en caractères ordinaires. Nous enregistrerons ensuite sur cylindre. Et vous pourrez, après, l'entendre autant de fois que vous le désirerez en comparant les sons avec leur transcription figurée.

Revient Mme Pearce.

Mme PEARCE. — Voici cette personne, monsieur.

C'est Eliza. Elle porte un chapeau orné de trois plumes d'autruche: une orangée, une bleue de ciel et une rouge. Son tablier est presque propre et son pauvre manteau a été légèrement nettoyé. La cocasserie pathétique de cette apparition, le contraste que forme la silhouette d'Eliza avec les airs importants que celle-ci se donne, semblent toucher Pickering. Quant à Higgins, la seule distinction qu'il établisse, lui, entre hommes et femmes, réside en ceci : que, lorsqu'il ne fait pas le tyran ou qu'il n'ameute pas la terre et le ciel à propos de quelque impondérable contrariété, il se fait enjôleur avec les femmes de la même façon qu'un enfant avec sa nurse quand il veut en obtenir une faveur exceptionnelle.

HIGGINS, *désappointé, avec brusquerie, et donnant puérilement à la chose une importance disproportionnée.* — Quoi? Mais c'est cette fille dont j'ai noté le langage cette n
Aucun intérêt. Je possède déjà tous les
seignements dont j'avais besoin sur le ja
de Lisson Grove et je ne vais y gâcher
nouveau cylindre. *(A Eliza:)* Disparaisse
n'ai rien à faire avec vous.

ELIZA. — Oh! Mais ne la ramenez donc
comme ça : vous savez pas encore pour
que je suis venue! *(A Mme Pearce:)* Est-ce
vous y avez dit que je suis arrivée en taxi

Mme PEARCE. — Que voulez-vous que
fasse à un monsieur comme M. Higgins
prendre en quoi vous êtes arrivée?

ELIZA. — Oh! là, là! ce qu'on en jette,
c'est rien de le dire! En attendant, lui, i
pas si fier que ça quand il s'agit de do
des leçons. Pas d'histoire : je l'y ai ent
raconter. Et, comme je suis pas là pour
des manières, si vous trouvez que mon ar
il est pas assez bon, y a qu'à le dire tou
suite : je suis pas en peine de l'app
ailleurs.

HIGGINS. — Assez bon pour quoi?

ELIZA. — Assez bon pour vous. Vous y
maintenant, non? Je suis venue pour avoi
leçons, voilà. Même que je suis prête à
les payer. Recta. Pas de cadeaux entre

HIGGINS, *estomaqué.* — Comment?...
reprend son souffle.) ... Mais... mais qu'
rez-vous donc que je vais vous répondre

ELIZA. — Ben! si vous êtes vraimen
monsieur, vous pourriez peut-être me
mander de m'asseoir, d'abord. Je vous ap
une affaire, il me semble.

HIGGINS. — Pickering : nous prions c
chon de s'asseoir ou nous le jetons p
fenêtre?

ELIZA, *qui fuit, terrorisée, vers le pian
elle s'adosse.* — Ah, ah! Oh! Hou, hou,
Oh, oh!... *(Elle fait front:)* Je veux pas
m'appelle un torchon quand j'ai propo
payer pareil que n'importe quelle dame.

*Immobiles, les deux hommes la rega
amusés et étonnés à la fois.*

PICKERING, *gentiment.* — Mais que dé
vous, exactement?

ELIZA, *à Pickering.* — Je désire deveni
demoiselle dans un magasin de fleurs a
de vendre sur le trottoir de Tottenham
Road. Mais on m'engagera pas tant q
saurai pas causer plus comme il faut.
nuit, il a dit qu'il pouvait m'apprendre.
quoi, je suis venue pour. Rien d'autre
toute prête à le payer. J'y demande p
faveur. Et il me traite comme si j'étais
crotte. M..., alors.

Mme PEARCE, *qui a eu un haut-le-cor*
Est-il possible que vous soyez assez sot
fille, pour vous imaginer que vous av
moyens de payer les honoraires de M. Hi

ELIZA. — Qui c'est qui vous parle d
raires? C'est des leçons que je veux, c'e
des honoraires. Et ce que ça coûte, je
aussi bien que vous. La preuve : que j
prête à vous le payer, je vous dis.

HIGGINS. — Combien?

ELIZA, *venant vers lui, triomphante.* —
vous voilà quand même accroché, hei
pensais bien qu'on le trouverait, le m
de causer, nous deux, quand vous verr
moyen de me reprendre un peu de c
vous m'avez jeté hier soir dans mon p
(Sur un ton de confidence:) Vous aviez
coup de trop, dites?

HIGGINS, *brutal.* — Asseyez-vous!
ELIZA. — Oh! si c'est seulement pour faire
manières...
HIGGINS, *d'une voix tonitruante.* — Asseyez-
s!
Mme PEARCE, *sévère.* — Asseyez-vous, ma
te. Faites ce qu'on vous dit.
ELIZA, *qui reste debout, mi-confondue, mi-
ollée.* — Ah, ah, ah! Hou, hou! Oh, oh!
PICKERING, *très courtois.* — Vous ne voulez
iment pas vous asseoir, mademoiselle?

Il lui avance une chaise.

ELIZA. — Ce sera volontiers.

Elle s'assied.

HIGGINS. — Comment vous appelez-vous?
ELIZA. — Eliza Doolittle.
HIGGINS, *déclamant gravement.* — « Elise,
sabeth, la Lisette et Lison... S'en allèrent
bois pour dénicher l'pinson. »
PICKERING, *continuant sur le même ton.* —
Ell' trouvèrent un nid avec quatre œufs
dans. »
HIGGINS, *même jeu.* — « Elles en prir' un
acune, en laissèr'nt trois dedans. »

Ils rient comme des enfants.

ELIZA. — Oh! faites pas les crétins, vous
lez.
Mme PEARCE. — Et vous, soyez polie avec
s messieurs.
ELIZA. — Ben! qu'ils me parlent raisonna-
ment, alors.
HIGGINS. — Très juste. Revenons à notre
affaire. A quelle somme estimez-vous mes
leçons?
ELIZA. — Oh! je connais les prix, allez. Une
de mes copines prend des leçons d'allemand
chez un vrai Allemand à dix-huit pence de
l'heure. Alors, vous, je suppose quand même
vous que vous aurez le toupet de me demander
autant pour m'apprendre ma propre langue
que si c'était de l'étranger?... Conclusion : je
vous donnerai pas plus d'un shilling. A
prendre ou à laisser.
HIGGINS, *qui se met à marcher de long en
large dans la pièce, en faisant sonner dans
ses poches ses clés et sa monnaie.* — Si nous
considérons un shilling, non pas comme un
simple shilling, mais proportionnellement au
train quotidien de cette fille, savez-vous bien,
Pickering, que cela équivaut facilement à
soixante-dix guinées pour un millionnaire?
PICKERING. — Comment cela?
HIGGINS. — Faites le calcul vous-même. Un
millionnaire dispose d'environ cent cinquante
livres par jour. Elle, elle gagne à peu près
une demi-couronne...
ELIZA, *avec hauteur.* — Qui c'est qui vous
dit que je gagne seulement une demi...
HIGGINS, *la coupe et poursuit.* — Elle m'offre
donc pour une leçon les deux cinquièmes de
son revenu quotidien et les deux cinquièmes
du revenu quotidien d'un millionnaire repré-
sentent en chiffres ronds soixante livres. C'est
superbe. Dieu me damne! c'est énorme. C'est
l'offre la plus considérable qu'on m'ait faite
de ma vie.
ELIZA, *se levant, épouvantée.* — Soixante
livres! Qu'est-ce que vous racontez? Jamais je
vous ai offert soixante livres. Où est-ce que
vous voulez que je trouve...
HIGGINS. — Taisez-vous.

ELIZA, *pleurant.* — Mais je les ai pas, soixante livres!... Bho! Oh, oh!
Mme PEARCE. — Ne pleurez pas, petite bécasse. Et asseyez-vous. Personne n'a l'intention de toucher à votre argent.
HIGGINS. — En revanche, je connais quelqu'un qui vous touchera avec un manche à balai si vous ne cessez pas de renifler. Asseyez-vous.
ELIZA, *s'exécutant lentement.* — Ah, ah, ah! Hou! Oh, oh! Vous me traitez comme si vous seriez mon père.
HIGGINS. — Si je décide de m'occuper de vous, ce sera pire! Tenez.

Il lui tend sa pochette de soie.

ELIZA. — C'est pour quoi faire?
HIGGINS. — Pour vous essuyer les yeux. Pour vous essuyer les endroits du visage que vous sentirez humides. D'où : petite distinction à établir dès aujourd'hui : voici votre mouchoir et voilà votre manche. Ne les confondez plus si vous voulez devenir une demoiselle de magasin.

Eliza, médusée, le regarde sans répondre.

Mme PEARCE. — Il ne sert de rien de lui parler de cette façon-là, monsieur : elle ne vous comprend pas. Du reste, vous faites erreur : elle ne confond pas l'une avec l'autre.

Elle prend la pochette à Eliza.

ELIZA, *la lui arrachant des mains.* — Dites donc! rendez-moi ce mouchoir, vous! C'est à moi qu'il l'a donné, pas à vous.
Mme PEARCE, *furieuse.* — Oh! voulez-vous bien...
PICKERING, *riant.* — Non, non, madame Pearce. Elle a raison. Il faut vous y résigner : ce mouchoir lui appartient le plus légitimement du monde.
Mme PEARCE, *qui s'y résigne mal.* — Cela vous apprendra, monsieur Higgins! C'est votre plus jolie pochette.
PICKERING. — Alors, mon cher, que décidez-vous?
HIGGINS. — Ma foi...
PICKERING. — Ecoutez, vous m'avez affirmé hier soir que vous pourriez la faire passer pour une duchesse à la réception d'un ambassadeur au bout de quelques mois d'étude : vous parliez sérieusement ou ce n'était qu'une boutade?
HIGGINS. — Je parlais sérieusement.
PICKERING. — L'expérience me passionnerait, Higgins. D'autant plus — je vous le dis tout net — que je ne crois pas que vous y parviendrez. Si vous réussissez, je proclamerai partout que vous êtes le plus grand professeur de notre temps. Mais, en fait, je parie avec vous tous les frais de l'entreprise que vous n'y arriverez pas. Et je prends les leçons à ma charge.
ELIZA. — Oh! ce que vous êtes chic, vous, alors!
HIGGINS. — Je reconnais que c'est tentant. Elle est si délicieusement vulgaire, si atrocement sale...
ELIZA, *protestant violemment.* — Oh! Oh! Oh! Oh! Je suis pas sale, c'est pas vrai. Je me suis lavé la figure et les mains avant que je vienne, je le jure.
PICKERING, *riant.* — En tout cas, on ne pourra pas vous accusez de vouloir lui tourner la tête avec des flatteries!

Mme PEARCE, *à Pickering.* — Il y a plus d'une façon de tourner la tête aux filles, monsieur. Personne ne sait mieux cela que M. Higgins.

HIGGINS. — C'est vous qui me flattez, chère madame Pearce.

Mme PEARCE. — Je ne dis pas que vous le fassiez toujours intentionnellement. Mais le résultat est le même. *(A Pickering:)* Je vous en prie, monsieur : ne l'encouragez pas à commettre une sottise de plus.

HIGGINS, *qui s'exalte peu à peu.* — Mais, madame Pearce, que serait la vie si nous n'y commettions pas une série de sottises due à l'inspiration d'un moment? Le difficile est de les découvrir. Il faut n'en laisser échapper aucune. Oui, oui. C'est dit, Pickering : je ferai une duchesse de cette raclure de macadam.

ELIZA, *qui désapprouve énergiquement cette définition d'elle-même.* — Ah, ah, ah! Hou! Oh, oh!

HIGGINS, *lancé.* — Dans six mois, dans trois mois si elle a l'oreille fine et la langue déliée, je l'emmène n'importe où et je la fais passer pour n'importe qui. Nous nous y mettons aujourd'hui même, Pickering. Ce matin. Tout de suite. Pour commencer, emmenez-la, madame Pearce, et décrassez-la. Prenez du savon noir et des cristaux de soude si les moyens ordinaires ne sont pas suffisants. Y a-t-il un bon feu à la cuisine?

Mme PEARCE. — Oui, mais...

HIGGINS. — Otez-lui ces guenilles et jetez-les dedans. Téléphonez à un grand magasin pour qu'on lui apporte des vêtements convenables. Et, en attendant, enveloppez-la dans du papier d'emballage.

ELIZA. — Oh! Oh! Oh! mais pour qui que vous me prenez, dites? Et vous, quelle espèce d'homme vous êtes pour oser dire des choses pareilles? Je les connais, vous savez, les bonshommes dans votre genre! Je suis une honnête fille, moi, faut pas confondre.

HIGGINS. — Nous n'avons que faire ici de votre pruderie de Lisson Grove, mon petit. Il faut que vous appreniez à vous conduire comme une duchesse. Allez, ouste! Emmenez-la, madame Pearce. Et, à la moindre difficulté, le fouet!

ELIZA, *qui court se réfugier auprès de Pickering.* — Non. Je veux pas. J'appelle la police.

Mme PEARCE. — Mais où voulez-vous que je la loge, monsieur?

HIGGINS. — Dans la poubelle.

ELIZA. — Ah, ah, ah! Hou, hou! Oo, oo!

PICKERING. — Du calme, Higgins! Vous passez la mesure.

Mme PEARCE, *à Higgins.* — Oui, monsieur. Vous n'avez pas le droit de piétiner le monde de cette manière-là.

Higgins, grondé de la sorte, s'apaise aussitôt. A l'ouragan succède un doux zéphyr.

HIGGINS, *qui joue la surprise avec les modulations dans la voix d'un homme de l'art.* — Moi, je piétine le monde? Ma chère madame Pearce, mon cher Pickering, mais vous vous faites sur mon compte des idées abominables, vous m'attribuez des sentiments qui me sont absolument étrangers : je n'ai jamais eu la moindre intention de piétiner qui que ce fût. Ce que je propose, au contraire, c'est que nous nous montrions très bons, très indulgents, très charitables envers cette pauvre jeune fille — que nous l'aidions de notre mieux à se préparer, à s'adapter à la nouvelle position qu'elle occupera dans la vie. Et, si je ne me suis exprimé d'abord plus clairement, c'est qu'je ne voulais pas risquer de blesser sa susceptibilité ou de vous mettre vous-mêmes dans une situation gênante.

Eliza, rassurée, se glisse de nouveau sur sa chaise.

Mme PEARCE, *à Pickering.* — Avez-vous jamais rien entendu de pareil, monsieur?

PICKERING, *riant.* — Jamais, non!

Mme PEARCE. — Est-ce qu'on ne croirait pas rêver?

PICKERING, *même jeu.* — Tout à fait!

HIGGINS, *faussement patient.* — Qu'y a-t-il?

Mme PEARCE. — Il y a, monsieur, qu'on s'approprie pas une jeune femme, comme on ramasse un galet sur la plage.

HIGGINS. — Pourquoi pas?

Mme PEARCE, *révoltée.* — Mais vous ne savez rien d'elle, monsieur. Elle doit avoir des parents. Elle est peut-être mariée.

ELIZA. — Mariée? Vous m'avez pas regardée!

HIGGINS, *concluant.* — Là! Comme elle dit très justement elle-même, vous ne l'avez pas regardée. Ignorez-vous donc qu'une fille de cette classe a l'air d'une misérable esclave de cinquante ans dans les six mois qui suivent sa nuit de noces?

ELIZA. — Et qui c'est qui aurait voulu me marier, je vous demande un peu!

HIGGINS. — Jusqu'à présent, personne, en effet! Mais — je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, — avant même que j'aie terminé votre éducation, ils joncheront le pavé de Londres les cadavres de ceux qui, pour l'amour de vous se seront fait sauter la cervelle.

Mme PEARCE. — C'est absurde, monsieur. Voilà que cela vous reprend! Pourquoi parlez-vous ainsi?

ELIZA, *se levant.* — Je m'en vais. Fallait dire qu'il était zinzin. Plus souvent que je prendrais des leçons avec un dingo.

HIGGINS, *s'avançant vers elle, menaçant.* Ah! je suis fou? Ah! je suis fou?

ELIZA. — Parfaitement! C'est le type d'hier soir qui avait raison.

HIGGINS. — Très bien. Dans ces conditions inutile de lui commander des vêtements, madame Pearce. Jetez-la dehors.

ELIZA. — Qu'on me touche pas ou je gueule!

Mme PEARCE. — Vous êtes bien avancée maintenant. Voilà ce que c'est que d'être impertinente. *(Montrant la porte:)* Par ici, s'il vous plaît.

ELIZA, *au bord des larmes.* — J'en veux pas, de ses vêtements. Je les aurais pas reçus. *(Elle jette au loin la pochette de soie.)* Avec vos fringues, je me les paye toute seule.

HIGGINS, *ramassant prestement sa pochette et lui coupant la retraite qu'elle faisait vers leurs à contre-cœur.* — Vous n'êtes qu'une mauvaise fille. Vous n'avez pas de cœur. Vous me décide à vous sortir du ruisseau, je vous commande des vêtements magnifiques, je vais faire de vous une grande dame; et voilà ce que vous trouvez à me dire pour me remercier, voilà comme vous me récompensez.

Mme PEARCE, *sévère.* — Je vous en prie, monsieur. C'est vous qui devenez méchant. Cela suffit, maintenant. Allons! retournez chez vos parents, ma petite, et dites-leur de prendre soin de vous un peu mieux, à l'avenir.

ELIZA. — J'en ai plus de parents. Ils m'ont ... que j'étais bien assez grande pour gagner ... croûte toute seule et ils m'ont fichue à ... porte.

Mme PEARCE. — Où est votre mère?

ELIZA. — J'en ai pas, de mère. Celle qui m'a ... se dehors, c'était ma sixième belle-mère. ... is je me suis toujours débrouillée sans eux. ... but en restant honnête, hein! Pas question ... rien d'autre.

HIGGINS. — Bon. Eh bien! alors, madame ... earce, pourquoi faire tant d'histoires? Elle ... appartient à personne d'autre qu'à elle-même ... elle ne peut être utile à personne d'autre ... à moi. *(Il va vers Mme Pearce et se met à ... re du charme.)* Vous pourriez peut-être ... dopter. Je suis sûr que rien ne vous amu... rait plus que d'avoir une fille à élever. ... ensez-y, croyez-moi. Et maintenant, ne vous ... ites pas prier davantage : descendez avec ... le et...

Mme PEARCE. — Mais qu'allons-nous en faire, ... onsieur? Faudra-t-il que je lui donne des ... ages? Et lesquels? Soyez un peu de bon sens, ... vous en prie.

HIGGINS. — Donnez-lui ce que vous voudrez. ... stimez cela vous-même. Vous le porterez sur ... livre de comptes. *(Impatient:)* Au demeu... ant, pourquoi diable aurait-elle besoin d'ar... ent? Elle sera logée, vêtue, nourrie. Si vous ... ui donnez de l'argent, elle ira le boire.

ELIZA. — C'est pas vrai. Personne m'a ... amais vue avec un verre dans le nez. *(A Picke... ing:)* Oh! capitaine, vous qui êtes un mon... ieur, lui laissez pas dire des choses pareilles ... dessus moi.

PICKERING, *sur un ton de reproche indul... ent.* — Elle n'a pas tort, Higgins. Ne vous ... st-il pas encore venu à l'esprit que cette ... eune personne pouvait éprouver de temps en ... emps quelques sentiments humains.

HIGGINS, *la jaugeant.* — Non. Du reste, je ne ... e crois pas. Ou alors, ce sont des sentiments ... dont nous n'avons pas à nous soucier. *(A ... Eliza, avec bonne humeur:)* Vous avez des ... sentiments, Eliza?

ELIZA. — J'ai mes sentiments pareil que ... 'importe qui.

HIGGINS, *brusquement absorbé.* — C'est cela ... ui va nous donner le plus de mal, Pickering.

PICKERING. — Hein? Quoi donc?

HIGGINS. — La correction grammaticale. ... On atteint assez vite à une prononciation ... presque impeccable. Mais, pour ce qui est ... d'un langage grammaticalement correct, c'est ... ne tout autre affaire.

Mme PEARCE. — Vous vous égarez, monsieur.

HIGGINS. — Moi? Qu'est-ce que vous racon... ez? Je suis au cœur du sujet.

Mme PEARCE. — Vous agissez sans réfléchir, ... e vous le répète. Voulez-vous me dire ce qu'il ... dviendra d'elle lorsque vous en aurez ter... miné avec votre enseignement?

HIGGINS, *avec un mouvement d'impatience.* — Et vous, voulez-vous me dire ce qu'il ... dviendra d'elle si je la laisse à son ruisseau?

Mme PEARCE. — Cela, c'est son affaire, mon... ieur. Pas la vôtre.

HIGGINS. — Bien. Dans ce cas, disons que, ... orsque j'en aurai fini avec elle, nous la rejet... erons à son ruisseau. Ainsi, ce sera de nou... veau son affaire et tout ira pour le mieux.

ELIZA, *se levant.* — Oh! vous avez donc rien ... dans le cœur? Sauf vous, il y a rien ni per... onne qui compte, alors? Cette fois, j'en ai ma claque, je m'en vais. *(Elle se dirige vers la porte.)* Sans blague, vous devriez avoir honte.

Un temps. Higgins prend un chocolat dans la boîte qui est sur le piano.

HIGGINS. — Vous ne voulez pas un chocolat, Eliza?

ELIZA, *qui s'arrête, tentée.* — Est-ce que je sais seulement ce qu'il peut y avoir dedans? Ce serait pas la première fois qu'il y aurait une honnête fille droguée par un type dans votre genre.

HIGGINS, *rompant en deux le chocolat dont il avale une moitié.* — La confiance règne! Tenez, j'en mange la moitié. Vous voilà plus tranquille, j'espère? *(Elle ouvre la bouche pour lui répliquer, il en profite pour y enfourner le demi-bonbon.)* Si vous restez, Eliza, vous en aurez des boîtes, vous en aurez des tonneaux, vous vous en nourrirez tous les jours.

ELIZA, *qui a failli s'étouffer.* — Je voulais pas le manger, mais je suis bien trop bien élevée pour le retirer de ma bouche.

HIGGINS. — Ecoutez-moi. Vous nous avez dit que vous êtes venue en taxi, n'est-ce pas?

ELIZA. — Et après? J'ai le droit de prendre un taxi comme tout le monde, non?

HIGGINS. — Bien sûr. Mais, si vous restez, vous pourrez prendre autant de taxis que vous voudrez. Vous pourrez parcourir la ville en taxi dans tous les sens, chaque jour... Pensez-y, Eliza.

Mme PEARCE. — Vous êtes en train de la tenter, monsieur. Ce n'est pas bien. Qu'elle pense plutôt à l'avenir qui l'attend.

HIGGINS. — A son âge? Quelle folie! Il est bien temps de penser à son avenir quand on n'a plus d'avenir auquel penser. Non, non, Eliza : faites comme cette chère Mme Pearce : pensez à l'avenir des autres, mais ne pensez jamais au vôtre. Pensez aux bonbons de chocolat, aux taxis, aux bracelets d'or et aux rivières de diamants...

ELIZA. — Je ne veux pas d'or et de diamants. Je suis une fille honnête, faut pas vous tromper dessus moi...

HIGGINS. — Mais vous le resterez, Eliza, grâce aux bons soins de Mme Pearce. Vous épouserez un officier de la Garde, avec de belles moustaches. Ce sera le fils aîné d'un marquis. Son père le déshéritera à cause de ce mariage. Mais il reviendra sur sa décision lorsqu'il verra votre beauté et votre distinction. Le voilà, votre avenir.

PICKERING. — Pardonnez-moi d'intervenir, Higgins, mais je crois vraiment qu'il est de mon devoir de le faire. Mme Pearce voit juste : si Eliza doit se remettre entre vos mains pendant six mois pour que vous éprouviez sur elle vos méthodes d'enseignement, il faut qu'auparavant elle comprenne très précisément ce qu'elle est en train de faire.

HIGGINS. — Comment le pourrait-elle? Elle ne comprend rien à rien. D'ailleurs, en est-il un, parmi nous, qui comprenne jamais ce qu'il est en train de faire? *(Il hausse les épaules.)* Est-ce qu'il le ferait s'il le comprenait!

PICKERING, *souriant.* — Vous avez l'art des digressions, Higgins, mais vous ne m'entraînerez pas dans celle-là. *(A Eliza:)* Mademoiselle Doolittle...

ELIZA, *qui se sent comblée:* — Ah, ah! Hou! Oh, oh!...

HIGGINS, *éclatant de rire.* — Gagné!

PICKERING. — Mais...

HIGGINS. — Mais... quoi, mon cher ami?

C'est tout ce que vous tirerez d'elle : « Ah, ah! Hou! Oh, oh!... » Dans ces cas-là, il ne sert à rien d'expliquer. Comme officier, vous devriez le savoir. Donnez-lui des ordres, cela suffit. *(A Eliza:)* Eliza, vous allez vivre ici pendant six mois pour y apprendre à parler avec élégance. Si vous êtes sage, si vous faites tout ce qu'on vous dit, vous dormirez dans une chambre convenable, on vous donnera une nourriture abondante, et vous aurez de l'argent pour acheter des chocolats ou pour rouler en taxi. Si vous faites la vilaine, si vous êtes paresseuse, vous dormirez dans l'arrière-cuisine, en compagnie des cancrelats, et Mme Pearce vous corrigera régulièrement à coups de tisonnier. Au bout de six mois, on vous habillera somptueusement et vous vous rendrez en voiture à Buckingham Palace. Si le Roi découvre que vous n'êtes pas une grande dame, la police vous conduira à la Tour de Londres, où on vous coupera la tête afin que la leçon serve d'exemple aux autres petites marchandes de fleurs présomptueuses. Si personne ne devine la vérité, on vous fera cadeau d'un modeste capital pour vous lancer dans la vie en qualité de demoiselle de magasin. Si vous refusez cette offre, vous serez une ingrate et les anges verseront des larmes par votre faute. *(A Pickering:)* Eh bien! j'espère que vous êtes satisfait, à présent? *(A Mme Pearce:)* Peut-on s'exprimer plus simplement et plus loyalement que cela, madame Pearce

Mme Pearce, *avec douceur.* — Je crois qu'on le peut, oui, monsieur. Et, si vous le permettez, je vais parler moi-même à cette jeune fille, en particulier. Je sais que vous n'avez envers elle que de bonnes intentions, mais lorsque l'accent des gens commence à vous intéresser, comme vous dites, vous perdez toute conscience de la réalité. Venez avec moi, Eliza.

Higgins. — Parfait. Merci, madame Pearce. Expédiez-la à la salle de bains.

Eliza, *qui se lève de mauvaise grâce.* — Pardon! Minute! Primo, je resterai pas chez vous si je vois que ça me plaît pas. Deuxio, je laisserai personne me taper dessus. Troizio, j'ai pas demandé d'aller à Beukingamme Palasse. Je suis une honnête fille et...

Mme Pearce. — Ne répliquez pas, ma fille. Vous ne comprenez pas ce que dit M. Higgins. Vous n'êtes d'ailleurs pas la seule. Et cela n'a aucune importance. Allons! venez.

Elle va à la porte qu'elle ouvre et maintient ouverte pour que passe Eliza.

Eliza, *sortant.* — N'empêche que j'irai pas voir le Roi si on doit me couper la tête. Si j'avais su ce qui m'attendait, je serais jamais venue ici. Après tout, hein, j'y ai pas dit un mot plus haut que l'autre, je lui dois rien, je me fiche pas mal de lui, je veux pas qu'y se paye ma bobine, et j'ai mes sentiments pareil que n'importe qui...

Mme Pearce, *qui la pousse dehors.* — Mais oui, mais oui, c'est entendu.

Elles sont sorties. Pickering s'assied à califourchon sur une chaise.

Pickering. — Dites-moi, Higgins...

Higgins. — Oui?

Pickering. — Je m'excuse de ne prendre aucun détour et d'aborder la question aussi brutalement, mais...

Higgins. — Quelle question?

Pickering. — ... Mais je me sens, tou coup, un peu responsable de cette fille et

Higgins. — De quoi avez-vous peur?

Pickering. — Allons, allons! Vous com nez parfaitement à quoi je fais allusion.

Higgins. — Moi? Pas du tout.

Pickering. — C'est pourtant clair, Higg Elle est toute jeune. Elle va habiter chez v Vous êtes un homme très séduisant. Je drais être sûr que vous ne chercherez ja à abuser de la situation.

Higgins. — Quoi?... Moi?... Avec cette.

Pickering. — Entendez-moi, mon vieux n'est pas pruderie de ma part, je ne suis idiot. Mais il y aurait là quelque chose déplaisant, je vous assure.

Higgins. — Ah ça! mais vous rêvez, cher ami! Je n'aurais jamais pu me livr mon enseignement si je n'avais toujours sidéré les femmes ou les jeunes filles viennent chez moi comme des êtres sa saints. J'ai donné des leçons à nombre jeunes millionnaires américaines qui éta bien les plus ravissantes créatures du m et j'ai courageusement résisté à la tenta Croyez-moi : je suis solide. Un bloc de parlant à d'autres blocs de bois. Du re *(Il est interrompu par l'apparition Mme Pearce qui tient à la main le cha d'Eliza. Avec empressement:)* Ah! Mad Pearce... Alors? Est-ce que tout se passe b

Mme Pearce. — Moins mal qu'on ne pou le craindre, monsieur. J'aurais seulemen mot à vous dire, si vous le permettez.

Higgins. — Mais bien sûr. Entrez donc. *pénètre dans la pièce. Il désigne le cha d'Eliza.)* Ne brûlez pas ce chef-d'œuvre. garderai comme curiosité.

Il prend le chapeau.

Mme Pearce. — Tenez-le avec précau monsieur. J'ai dû lui promettre de ne p jeter au feu, mais il me paraît quand m prudent de le mettre un moment dans le

Higgins, *qui repose précipitamment le peau.* — Bon sang! Merci, madame Pe Qu'avez-vous à me dire?

Pickering. — Je suis peut-être de trop. lez-vous que je vous laisse?

Mme Pearce. — Pas le moins du monde, sieur. *(A Higgins:)* Je suis simplement v vous prier de bien vouloir faire grande a tion à ce que vous dites devant cette fille.

Higgins, *étonné, vexé, la voix dur* Pourquoi cette recommandation? Je fais jours grande attention à ce que je dis.

Mme Pearce, *impavide.* — Non, mons Vous cessez complètement d'y faire atte lorsque vous avez égaré quelque chose, exemple, ou lorsque vous vous impatien propos de n'importe quoi. Avec moi, cel pas autrement d'importance : j'y suis Mais je trouverais extrêmement regret que vous continuiez à jurer devant elle.

Higgins, *indigné.* — Que je continue Moi?... Je ne jure jamais. J'ai horreur d *(Furieux:)* A quoi faites-vous allusion, no D...?

Mme Pearce, *qui poursuit, imperturb* — Il y a un mot, en particulier, que je demanderais d'éviter. Cette fille s'en est ici-même, tout à l'heure, et elle a réc quand je l'ai plongée de force dans la gnoire. On ne peut pas trop le lui repro car elle a dû l'apprendre dès le berceau,

ne faut pas qu'elle le surprenne dans votre
che. C'est un mot qui commence par les
me lettres que...

HIGGINS, *avec hauteur, l'interrompant.* —
ci. Personne ne peut m'accuser de l'avoir
ais prononcé, que je sache? *(Elle le re-
de de façon soutenue. Alors il ajoute, dis-
ulant sa gêne sous un air de bonne foi:)*
uf peut-être dans un moment d'intense
otion...

Mme PEARCE. — Il faut croire alors que vous
ez eu plusieurs fois ce matin l'occasion
être intensément ému, monsieur. Mais quel
e soit le motif que vous donniez à cette
advertance, je vous prie instamment de
ire en sorte que cette fille n'en soit pas le
oin.

HIGGINS. — Bon. Très bien, très bien. Est-
tout?

Mme PEARCE. — Non, monsieur Il me paraît
alement essentiel que nous veillions de très
ès à sa propreté corporelle.

HIGGINS. — Bien entendu. Très juste. Ex-
êmement important.

Mme PEARCE. — Il ne serait pas admissible
u'elle néglige ses vêtements ou qu'elle les
isse traîner n'importe où.

HIGGINS *qui, pour lui faire plaisir, prend
chose au sérieux.* — Vous avez parfaitement
ison. Je voulais justement vous prier d'y
rendre garde. *(Continuant vers Pickering qui
amuse beaucoup:)* Ce sont là des détails qui
ont l'air de rien et qui comptent cependant
eaucoup. « Les petites économies font les
onnes maisons » est un proverbe qui s'appli-
ue aussi bien aux habitudes quotidiennes
u'aux dépenses de ménage.

Mme PEARCE. — Oui, monsieur. C'est pour-
uoi j'aimerais bien que vous ne descendiez
lus en robe de chambre pour prendre votre
etit déjeuner, ou, tout au moins, que vous
essiez de l'utiliser à la place de votre ser-
iette. Si vous aviez aussi la gentillesse de ne
lus tout manger dans la même assiette et de
e plus vous débarrasser de la casserole du
orridge en la posant sur la nappe propre, je
rois que ce serait de meilleur exemple pour
liza. Vous vous rappelez sans doute que, la
emaine dernière, vous avez failli vous
touffer avec une arête de poisson qui se
rouvait dans votre confiture.

HIGGINS, *qui commence à en avoir assez.* —
ous exagérez, madame Pearce. Je suis parfois
istrait ou pressé, c'est entendu, mais... *(Se
ettant en colère:)* A propos, ma robe de
hambre empeste la benzine. Je vous le si-
nale.

Mme PEARCE. — Oui, monsieur. Je sais. Mais
e vous répète que si vous voulez bien vous
ssuyer les doigts...

HIGGINS, *exaspéré.* — D'accord! D'accord!
e les essuierai dans mes cheveux!

Mme PEARCE. — J'espère que mes petites
emarques ne vous ont pas froissé, monsieur?

HIGGINS, *qui se calme.* — Pas du tout. Je
ous promets d'en tenir compte. Et mainte-
ant, en avez-vous terminé?

Mme PEARCE. — Non, monsieur. Est-ce que
e puis prêter à Eliza un de ces kimonos que
ous avez ramenés du Japon, en attendant
u'on lui apporte des affaires neuves?

HIGGINS. — Mais oui! Tout ce que vous
oudrez.

Mme PEARCE. — Cette fois-ci, c'est tout. Je
ous remercie, monsieur.

Elle sort.

HIGGINS. — Ne croyez pas un mot de ce qu'elle raconte. Cette brave femme a sur moi les idées les plus extravagantes. Je suis un timide, un timoré, un homme qui doute de soi constamment. Regardez-moi : cela se voit du premier coup d'œil. Eh bien! pour elle, mon cher, je suis un dictateur, un tyran, un monstre d'autoritarisme, qui fait de ses caprices ou de ses manies la règle de sa vie. Allez comprendre quelque chose à cela!

Mme Pearce entre de nouveau.

Mme PEARCE. — Les désagréments commencent déjà, monsieur. Il y a en bas un boueur qui demande à vous voir. Il s'appelle Alfred Doolittle et il dit que sa fille est chez vous.

PICKERING, *se levant et imitant Eliza.* — Ah-oh-ah-hou-hou-oh, oh!

HIGGINS, *très froid.* — Faites monter cette crapule.

Mme PEARCE. — Oh! très bien, monsieur.

Elle sort.

PICKERING. — Ce n'est peut-être pas une crapule?

HIGGINS. — Et que voulez-vous que ce soit?

PICKERING. — Qu'il en soit une ou non, il va vous faire des ennuis.

HIGGINS. — Sûrement pas! Si quelqu'un risque d'avoir des ennuis, ce sera lui. Pas moi. *(Sur le ton de la confidence:)* De toutes façons, nous allons en profiter pour tirer de lui des choses fort intéressantes.

PICKERING. — Sur sa fille?

HIGGINS. — Non, sur sa manière de parler.

PICKERING, *subjugué.* — Oh!...

Mme PEARCE, *à la porte, annonçant.* — Alfred Doolittle, monsieur.

Elle fait entrer celui-ci et s'éclipse. C'est un homme d'un certain âge, mais très vigoureux. Il porte le costume de travail des boueurs et un chapeau à bord arrière qui lui couvre la nuque. Le visage, qui a du relief, est celui d'un être qui semble aussi dépourvu de crainte que de scrupules. Sa voix forte, bien timbrée, est remarquablement expressive.

DOOLITTLE, *sur le pas de la porte.* — Professeur Higgins?

HIGGINS. — C'est moi. Bonjour. Asseyez-vous.

DOOLITTLE. — Bonjour, patron. *(Il s'assied avec dignité.)* Je suis venu vous causer d'une affaire très sérieuse, patron.

HIGGINS, *à Pickering.* — Mère irlandaise. Elevé à Hounslow. *(Doolittle, stupéfait, ouvre la bouche pour acquiescer. Higgins ne lui en laisse pas le temps.)* Qu'est-ce que vous voulez?

DOOLITTLE, *sur un ton menaçant.* — Je veux ma fille. C'est ça que je veux. Comprenez?

HIGGINS. — Je comprends très bien. Vous êtes son père et vous n'admettez pas que quelqu'un d'autre puisse avoir besoin d'elle. Je suis ravi de constater à quel point vous avez le sentiment de la famille. Elle est à l'étage du dessus. Montez la chercher et emmenez-la.

DOOLITTLE, *qui se lève, interdit.* — Quoi?

HIGGINS. — Emmenez-la immédiatement. Vous ne pensez tout de même pas que je vais m'occuper de l'éducation de votre fille à votre place?

DOOLITTLE, *protestant.* — Allons! Allons! Voyons, patron! Vous n'êtes pas raisonnable. Ce serait pas régulier de rouler un homme

comme moi. La petite m'appartient. Vous mettez le grappin dessus. Alors, moi, qu'est-ce que je gagne, dans tout ça?

Il se rassied.

HIGGINS. — Votre fille est venue me demander de lui apprendre à s'exprimer correctement afin de pouvoir trouver une place chez un fleuriste. J'ai accepté de la prendre chez moi et de lui donner des leçons. Ce monsieur et ma gouvernante ne nous ont pas laissés seuls une seconde. *(Le rudoyant:)* C'est vous qui avez machiné cette sale petite comédie, hein? Dans l'espoir de m'extorquer de l'argent? Dites la vérité, c'est vous qui me l'avez envoyée?

DOOLITTLE, *se récriant.* — Mais non, patron. Pas du tout! Pas du tout!

HIGGINS. — Alors, comment saviez-vous qu'elle était ici? Vous êtes une fameuse canaille.

DOOLITTLE. — N'eng... pas les gens comme ça, patron.

HIGGINS. — Ne vous plaignez donc pas : je vais vous remettre à la police, vous verrez le genre d'eng... qu'elle réserve aux types de votre acabit!

Il va vers l'appareil téléphonique et ouvre l'annuaire.

DOOLITTLE. — Mais pourquoi? Je vous ai pas demandé un rond. Je prends le monsieur à témoin, là : est-ce que j'ai ouvert la bouche pour parler d'argent?

HIGGINS, *lâchant son annuaire et marchant vers lui.* — Dans ce cas, pour quelle raison êtes-vous venu?

DOOLITTLE, *avec douceur.* — Ben, pourquoi vous voulez qu'on vienne? Soyez un peu humain, que diable!

HIGGINS, *hurlant.* — Sacré nom de D... de saligaud! je vais vous apprendre à me pousser votre fille dans les bras, moi!

Mme PEARCE, *ouvrant la porte, et avec reproche.* — Monsieur!

HIGGINS. — Oui? Quoi?... *(Il comprend.)* Ah bon! Pardon, c'est juste. Merci, madame Pearce.

Elle sort.

DOOLITTLE. — Mais jamais je l'y ai poussée, patron! Je vous jure que je n'ai pas vu la petite depuis deux mois passés.

PICKERING. — Alors, pour la dernière fois, comment saviez-vous qu'elle était ici?

HIGGINS. — Oui?

DOOLITTLE. — Je m'en vais vous l'expliquer, patron. Suffit que vous me laissiez placer un mot. J'ai pas refusé de vous le dire. Je souhaite de vous le dire. Et même j'attends pour vous le dire.

HIGGINS. — Oh, oh! vous l'avez entendu, Pickering?

PICKERING. — Oui.

HIGGINS. — Ce gaillard-là a le don inné de la rhétorique oratoire. Observez bien le rythme de son ramage : « J'ai pas refusé de vous le dire. Je souhaite de vous le dire. Et même j'attends pour vous le dire. » C'est le sang irlandais qui chante. De même qu'il le pousse au mensonge et à l'escroquerie.

PICKERING. — Hé là! Hé là! Attention : j'ai du sang irlandais aussi, moi!

Ils rient.

HIGGINS, *à Doolittle.* — Eh bien? Je vo écoute.

DOOLITTLE. — Voilà comme ça s'est pas patron. Parole d'homme! La petite a pris gosse avec elle dans le taxi, le lardon de logeuse, histoire de lui faire faire un bo de balade en bagnole. Bon. Le môme, qu' malin comme tout, est resté à rôdailler s le trottoir dans l'idée que des fois elle le ram nerait peut-être chez lui. Bon. Alors, qua c'est qu'elle a su que vous vouliez bien qu'e s'installe ici, elle l'a envoyé chercher ses affi res. Et moi, je suis tombé sur lui, — un l sard! — juste au coin de Long Acre et Endell Street. Comme je sortais de chez le pè Wicks.

HIGGINS. — Un débit de vins, naturellemen

DOOLITTLE. — Le club du pauvre, patron! pourquoi que j'irais pas?

PICKERING. — Laissez-le terminer son hi toire, Higgins.

DOOLITTLE. — Y me dit de quoi y retourn Du coup, je vous le demande, moi, un pè qu'est-ce que je pouvais en penser et qu'e ce que je devais faire? J'y dis, au môm « Apportez-les moi, à moi, ses affaires », dis...

PICKERING. — Pourquoi n'êtes-vous pas a les chercher vous-même?

DOOLITTLE. — Parce que la logeuse, elle a rait point voulu me les confier. Elle est ce genre de femmes, vous savez, qui se méfi des hommes et qui disent toujours non. même, au gosse, j'ai dû y allonger un peni avant qu'y me les refile, la petite vache. puis, je les ai amenées à Liza pour vous re dre service et pour me faire bien voir, c' tout.

HIGGINS. — Elle a beaucoup de paquets?

DOOLITTLE. — Un ocarina, quelques imag d'almanach, deux ou trois bricoles de bimb loterie et une cage à serin. Elle avait dit q des vêtements, elle en voulait point. Alo hein, patron : qu'est-ce que je devais pens de ça? C'est au père que je m'adresse. Si vo l'êtes pas, ça fait rien. Qu'est-ce que je po vais en penser?

HIGGINS. — Vous avez pensé qu'il fall vous précipiter chez moi pour la sauver de qui est pire que la mort!

DOOLITTLE, *ravi d'être enfin aussi bien co pris.* — Tout juste, patron. Tel que.

PICKERING. — Mais pourquoi avez-vous a porté ses affaires puisque vous aviez l'inte tion de la remmener avec vous?

DOOLITTLE. — Moi, la remmener? Il a jama été question de la remmener.

HIGGINS. — C'est pourtant ce que vous all faire. Et au triple galop, encore!

Il va à la cheminée et sonne.

DOOLITTLE. — Mais non, patron. Pas du to Je suis pas homme à me mettre en trave de son chemin. Voilà, comme qui dirait, u carrière qui s'ouvre devant elle, et...

Mme Pearce ouvre la porte et attend ordres.

HIGGINS. — M. Doolittle est venu nous r clamer sa fille, madame Pearce. Donnez-la l

Il va vers le piano avec l'air de se lav les mains de toute cette affaire.

DOOLITTLE. — Pardon! Pardon! Y a erreur, dame. L'écoutez pas.

Mme PEARCE, *à Higgins.* — Pour l'instant, st impossible, monsieur.

HIGGINS. — Parce que?

Mme PEARCE. — Parce que vous m'avez or- nné de brûler ses vêtements et que je l'ai t.

DOOLITTLE, *enchanté.* — Très bien, ça. Ça range tout. Vous me voyez en train de la mballer à poil sur les trottoirs de Londres? 'urais bonne mine, moi, dites donc.

HIGGINS. — Vous m'avez dit que vous vou- z votre fille. Prenez votre fille. Si elle n'a s de vêtements, sortez et allez lui en heter.

DOOLITTLE, *désespéré.* — Mais où c'est qu'y nt les vêtements qu'elle est arrivée avec? est-y moi qui les a brûlés ou votre dame?

Mme PEARCE. — Je suis la gouvernante de Higgins, s'il vous plaît.

DOOLITTLE, *qui n'est pas à ça près.* — Comme us voudrez.

Mme PEARCE. — J'ai commandé des vêtements ufs pour votre fille. Vous pourrez partir avec le dès qu'on les aura apportés. En attendant, nez les attendre à la cuisine. Inutile de dé- nger plus longtemps ces messieurs. Par ici, vous prie.

Doolittle, très inquiet de la tournure que prennent les événements, très impressionné aussi par le ton de Mme Pearce, va jusqu'à la porte. Puis il hésite et enfin se retourne vers Higgins.

DOOLITTLE. — Ecoutez, patron, vous et moi n est des hommes de ce bas monde, pas vrai?

HIGGINS. — Ah, ah? Nous sommes des hom- es de ce bas monde, vous et moi?

DOOLITTLE. — Ben oui! on connaît cette arce de vie, quoi!

HIGGINS. — Ah, ah? On connaît cette garce le vie?

DOOLITTLE. — Voyons!

HIGGINS. — Voyons! *(A Mme Pearce:)* Vous eriez mieux de vous retirer, madame Pearce.

Mme PEARCE. — C'est bien l'impression que 'ai, monsieur.

Elle se retire dignement.

PICKERING. — Vous avez la parole, monsieur oolittle.

DOOLITTLE, *à celui-ci.* — Je vous en suis bien bligé. *(A Higgins:)* Je vais vous dire, pa- ron : la vérité, c'est que je me sens comme ui dirait un grand faible pour vous.

HIGGINS. — Ah bah?

DOOLITTLE. — La main sur le cœur, patron : n se refait pas, je suis un sentimental, moi, oyez-vous. Et qu'alors si vous voulez la pe- ite, je suis pas si obstiné que de me refuser un arrangement. Faut voir les choses comme lles sont : si vous regardez Eliza sous le jour 'une jeune femme, c'est un morceau superbe. Mais comme fille d'un père, elle vaut pas son ntretien. Conclusion : j'y vais pas par qua- re chemins, tout ce que je veux, c'est mes roits de père, et ça se voit tout de suite que ous êtes bien trop réglo pour me laisser vous donner pour rien. Alors, qu'est-ce que ca erait pour vous, disons un billet de cinq ivres?

PICKERING. — Mais, Doolittle, les intentions de M. Higgins à l'égard de votre fille sont tout ce qu'il y a de plus honnêtes.

DOOLITTLE. — Oh! ben, naturellement, patron. Si j'avais pensé qu'elles l'étaient pas, je lui en aurais demandé cinquante.

HIGGINS. — Vous voulez dire que vous vendriez votre fille pour cinquante livres?

DOOLITTLE. — D'une manière générale et à n'importe qui, non, je l'aurais pas fait. Mais pour obliger un monsieur comme vous, je ferais pas mal de choses, je vous le garantis.

PICKERING. — Ah ça! mais vous n'avez aucun sens moral, mon ami?

DOOLITTLE. — Pas les moyens, patron. Et vous non plus, allez! vous en auriez pas beaucoup de sens moral si vous seriez aussi pauvre que moi. C'est pas que je suis un mauvais bougre, ça non. Mais, vrai, si y a du gâteau pour Eliza, pourquoi qu'y en aurait pas une petite portion pour son père?

HIGGINS. — Je suis très embarrassé, Pickering. D'une part, c'est un véritable crime que de donner un sou à cet individu. Et, de l'autre, pourtant, il me semble que je perçois, au travers de ces revendications, la voix d'une espèce de justice.

DOOLITTLE. — Voilà, patron! Vous y êtes. C'est le cœur d'un père qui demande justice. Rien autre.

PICKERING, *à Higgins.* — Je comprends très bien ce que vous éprouvez. Mais, moi, c'est le côté malhonnête de la chose qui...

DOOLITTLE, *l'interrompant vivement.* — Oh non, patron! Non! Faut pas le prendre comme ça. Qu'est-ce que je suis, moi, au fond, hein? Je suis un pauvre qui, en principe, mérite pas qu'on s'intéresse à lui. Ça veut dire que la morale bourgeoise lui fait tout le temps des histoires. Quand y a une combine quelque part et que je me mets un peu sur les rangs, c'est toujours la même rengaine : « Vous êtes pas un pauvre méritant, vous avez droit à rien. » J'ai pourtant autant de besoins que la veuve la plus méritante qui, dans la même semaine, reçoit des secours de six œuvres différentes pour la mort du même mari. J'ai pas moins de besoins qu'un pauvre méritant. J'en ai même davantage. Je mange pas de moins bon appétit et je bois beaucoup plus que lui. De temps à autre, j'ai besoin de me distraire un peu parce que je suis un roseau pensant, comme on dit, et que ça fatigue. Mais tout ça, ça me coûte aussi cher qu'aux pauvres méritants. Total : la morale bourgeoise, c'est tout juste un prétexte pour jamais rien me donner. Alors, quoi, les patrons, vous allez pas me faire ce coup-là aussi? Je suis régulier avec vous, moi. Je fais pas semblant d'être méritant. Je suis pas méritant. Et j'ai bien l'intention de continuer. Vous voyez! je vous cache rien. Et vous allez pas profiter du tempérament d'un homme pour le refaire sur le prix de sa propre fille, qu'il a élevée et nourrie et habillée à la sueur de son front jusqu'à ce qu'elle soit intéressante pour deux messieurs comme vous? Cinq livres : on n'est pas plus raisonnable! Je vous laisse juges, messieurs. Je m'en remets à vous, messieurs.

HIGGINS. — Pickering : je prends cet homme en mains pendant trois mois et j'en fais un de nos meilleurs députés!

PICKERING, *se récriant.* — Ah, non! Vous n'allez pas vous charger du père, aussi!

Higgins. — Qu'est-ce que vous faites ici ? Cela vous amuse-t-il ?

Pickering. — Ma foi, oui, parfois. Sans le problème, cela me ferait vite de l'ennui. Le problème est intéressant, voilà ce qu'il est. Encore un cigare ?

Higgins, plaid. — Personnellement, il faut toujours que je fume. Pickering ?

Pickering. — Je veux bien, mais ensuite je dois rentrer chez moi.

Higgins. — Si c'est que vous voulez être sûr que je vais les remettre à leur place, c'est fait, je vous l'ai dit. Il n'y a pas de danger. Après tout, chaque chose a son prix. Et j'aime mon travail, c'est délectable ainsi. Et puis, Eliza est une bonne créature à sa façon, et je serai peiné de la voir retourner à sa misère. Elle sait bien qu'elle devra compter sur le prince pour la prochaine fois. Elle sait jouer, elle sait aussi gagner. Elle sait que nous sommes sûrs, nous, de ne pas la tromper, et que nous ne la tromperons pas. Elle sait que nous sommes des gentlemen, et pour elle, la satisfaction de savoir que nous lui avons fait gagner gros pour la soirée à l'hippodrome vaut mille fois plus que la livre à l'heure que nous lui donnons. C'est bien simple ! Nous pouvons tout lui donner, sauf notre parole.

Pickering, rêveur. — Ici comme partout, Pickering, il est irremplaçable ! Remarquez-le, Eliza. Il ne vaut longuement.

Il sort dans la salle à manger.

Pickering. — Vous, professeur, vous la perdrez surtout pour le jour où Eliza vous fera un vrai coup de théâtre. Il vous faudra une femme, et alors, adieu la tranquillité ! Non, non, Higgins, ce que je vous dis là est sérieux. Je vous connais, et je vous aime. Vous êtes un homme impossible, et alors, adieu la tranquillité ! Non, non, Higgins, ce que je vous dis là est sérieux. Je vous connais, et je vous aime. Vous êtes un homme impossible, et alors, adieu la tranquillité !

Higgins. — Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas, vous-même ?

Pickering. — Ici même ou ailleurs, partout, depuis ce bal, on m'offre plus de refus qu'on n'en fait. Puis une vieille fille, c'est bon pour l'Homme qui coupe tout court. Vous qui le voyez, vous savez que je lui laisse des milliers que je lui retire des mains, quelque chose de considérable. Je regrette fort, mais comme je suis encore jeune, je veux me marier. Je veux une femme qui me tienne compagnie le soir, et non pas de pensions, naturellement, je veux une pendule. Et elle le sait aussi. Elle m'appelle son Pic et Pic, Jamais, en aucun moment, je n'oublie de parler, Jamais Eliza du temps qu'elle est encore loin et qu'elle sera plus tard. Eliza, pour tout, je vous remercie beaucoup. Voyez-vous si vous le faites naturellement, c'est que vous vous y complaisez. Et le mot malheureux qui va sortir de votre bouche est qu'il vous faut rentrer, parce que nous vous êtes nécessaire et qu'elle, c'est réellement nous, beaucoup, et qu'elle tremble, en sait pertes très heureuses, de quelque façon qu'elle s'y prenne.

Higgins, à Pickering. — Je n'ai pas beaucoup de prévisions — en faisons-nous ? Le problème était intéressant. — mais si je le savais devoir perdre quelque chose, chez mes amis, je ne vous vous fais un ami. (*à Doolittle*) Nous disons ami, chez nous !

Doolittle. — Oui, patron.

Higgins. — Vous n'avez rien dit que vous n'ayez pas dit ?

Doolittle. — Pas volontairement, non ! Une autre fois, je vous le promets.

Higgins. — Adieu !

Il lui tend la main.

Doolittle. — Merci beaucoup, patron, [illegible] ce n'est pas [illegible] il se dirige [illegible] vers la porte, puis, il se dirige brusquement vers le piano, qu'il ouvre, et il se frappe sur à sur cette [illegible] et [illegible] valser d'un [illegible] en vous apprenant, [illegible] Eliza l'accompagne [illegible] avec différence et s'exercent. [illegible] [illegible]

Eliza. — Mais, alors, tu ne vois plus ta [illegible] fille !

Entre-temps on a [illegible]

Doolittle, Higgins et Pickering, [illegible] — J'en possède ! C'est ici, ça ? — [illegible] d'une place ! Elle ! — Ah, par exemple !

Eliza. — J'ai pas [illegible] ! [illegible] ne serai valser avec mon galure.

Elle va prendre son chapeau, se le pose sur la tête et se dandine à travers la pièce.

Doolittle, plein d'orgueil paternel. — [illegible] une qu'une fille élevée de par [illegible] ne serait pas supérieure que ça. [illegible] pas qu'elle me fait honneur, patron ? Sa [illegible] ?

Eliza. — Veut dire ce qui est ! Elle [illegible] de se marier chez vous. [illegible] belle [illegible] en regard en voilà [illegible] chemise et de la [illegible] comme s'il en pleuvait et des [illegible] qu'on achète [illegible] en valent [illegible] ! Ah, ça ! une [illegible] et on la [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] a pendu auprès de [illegible] pour aller [illegible] avec [illegible] ?

[illegible]

Pickalis. — Bon, naturellement. Pourquoi [illegible] ? Ce n'est pas [illegible] ? Mais [illegible] ?

Elvire. — Ah, [illegible] ! Ah, [illegible] ! Ah, [illegible] !

ELIZA. — Ce qu'y sont chinois! On n'a pas idée.

HIGGINS. — Répétez.

ELIZA. — Au Havre, dans le Hanovre, en Hollande, le haddock est hâché avec un hâchoir.

PICKERING, *ému.* — Elle est très douée, Higgins.

HIGGINS. — Ne vous emballez pas. Nous en reparlerons dans quinze jours. Continuons.

ELIZA. — Y en a encore pour longtemps?

HIGGINS. — Vous le verrez bien.

ELIZA. — C'est que j'ai plus de salive.

HIGGINS. — Je m'en f... Répétez : La pluie en Espagne va se maintenir dans la plaine.

ELIZA. — Vous me donnez encore plus soif à me parler de la pluie!

HIGGINS, *hurlant.* — Voulez-vous faire ce que je vous ordonne, tonnerre de D... de nom de D...!

Mme PEARCE, *ouvrant la porte : la statue du Commandeur.* — Monsieur!

HIGGINS. — Oui? Quoi? Qu'y a-t-il?

Mme PEARCE. — On vous entend jusque dans la rue, monsieur.

HIGGINS, *tonitruant.* — Et après? Fichez-moi la paix pendant que je travaille. Sortez! Vous avez compris?

Mme PEARCE, *très digne.* — On comprendrait à moins.

Elle sort.

HIGGINS. — Pickering, passez-moi les billes. Là. Sur mon bureau.

ELIZA. — On va jouer aux billes?

HIGGINS. — Regardez, Eliza : je prends trois billes en verre...

ELIZA, *intéressée.* — C'est un tour de passe-passe?

HIGGINS. — Je vous les mets dans la bouche...

ELIZA. — Qu'est-ce que vous mijotez encore, vous?

HIGGINS. — Et il faut que, malgré ces billes, vous arriviez à parler très distinctement. Si vous n'y arrivez pas, je vous prends par les cheveux et je vous traîne autour de ce pièce pendant une demi-heure.

ELIZA. — Ah - ah - ah - hou - hou - oh, o

PICKERING. — Mais non, mais non, Eli Vous voyez bien qu'il plaisante, allons.

ELIZA. — Avec ça qu'y le ferait pas! Il capable de tout. Si vous me tirez par les t je vous crève les yeux, moi, vous entend

PICKERING. — Soyez gentille, mademois Doolittle. Essayez.

ELIZA. — C'est bien pour vous que je fais. Sinon.

Elle met les billes dans sa bouche.

HIGGINS. — Là! Et maintenant, dites ap moi : « Le quart sud-est de la côte sera fluencé tant par des résidus pluvieux stagna sur le relief que par une dépression à l'ou de nos îles. »

ELIZA, *dans un incroyable margouillis.* — quart sud-est de la côte sera influencé ta par des résidus pluvieux... *(Elle pousse un strident.)* Hâhââ!

HIGGINS. — Qu'est-ce qu'il y a?

ELIZA. — J'en ai avalé une!

HIGGINS. — Aucune importance : j'en ai u boîte pleine. *(Il prend une autre bille et lui met dans la bouche.)* Recommencez.

ELIZA. — Le quart sud-est de la côte...

HIGGINS. — Mauvais! Mauvais! Reprenez.

ELIZA. — Le quart sud-est de la côte sera fluencé...

HIGGINS. — Encore une fois!

ELIZA. — Le quart sud-est de la côte se influencé tant par des résidus pluvieux...

Le rideau commence à tomber.

HIGGINS. — Stagnant sur le relief...

ELIZA. — Stagnant sur le relief...

HIGGINS. — Que par une dépression...

ELIZA. — Que par une dépression...

HIGGINS. — A l'ouest de nos îles.

ELIZA. — A l'ouest de nos îles.

HIGGINS. — Bien. A présent, on recommen tout.

ELIZA, *terrifiée.* — Ah - ah - ah - hou - hou oh, oh!

HIGGINS, *inexorable.* — Dites : o.

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Le salon de Mme Higgins mère, dans son appartement du quai de Chelsea. Au fond, trois portes-fenêtres, grand'ouvertes, accédant à un balcon orné de fleurs, donnent sur le fleuve. A gauche, une cheminée. A droite, une porte.

Mme Higgins, qui a grandi dans le « climat » que créait alors la mode de Morris et de Burne-Jones, s'est bien gardée d'encombrer son salon de meubles inutiles, de petites tables ou de bibelots. Au milieu de la pièce il y a une grande ottomane. En accord avec elle, le tapis, le papier peint Morris sur les murs, le tchinz Morris des doubles-rideaux aux fenêtres, le tissu qui recouvre l'ottomane et ses coussins, forment un ensemble désuet, mais ravissant.

Quelques bonnes toiles des années 80-85, genre Burne-Jones, parmi lesquelles : un paysage de Cecil Lawson, et un portrait de Mme Higgins telle qu'elle était lorsque, très jeune et très jolie, elle défiait le conformisme de son époque et s'habillait et se coiffait au goût de Dante-Gabriel Rossetti.

Au lever du rideau, elle est assise devant un secrétaire aux formes élégantes et simples. C'est une femme de soixante ans environ, qui, depuis bien longtemps, ne songe plus à s'habiller en dehors de « ce qui se fait ». Un bouton de sonnette à portée de sa main. Derrière elle, une chaise Chippendale. De l'autre côté, une chaise de l'époque d'Elisabeth, assez grossièrement sculptée, dans le style d'Inigo Jones, et sans coussins. Non loin, un piano à caisse décorée. Les deux coins du fond, près des fenêtres, sont occupés par un divan également recouvert d'un tchinz genre Morris. Il est entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Soudain, la porte s'ouvre et Higgins, le chapeau sur la tête, fait irruption dans la pièce.

Mme Higgins, *consternée.* — Comment? C'est toi, Henry?

Higgins. — Bonjour, maman. *(Tandis qu'il se penche sur elle pour l'embrasser, elle lui enlève gentiment son chapeau de la tête et le lui tend.)* Oh! pardon!

Il lance son chapeau sur la table.

Mme Higgins, *sur un ton de reproche affectueux.* — Tu ne t'es pas rappelé que c'était mon jour, aujourd'hui?

Higgins. — Si.

Mme Higgins, *contrariée.* — Mais tu m'avais promis de ne plus y venir!

Higgins. — Moi?

Mme Higgins, *avec gentillesse, mais fermeté.* — Fais-moi le plaisir de retourner chez toi tout de suite.

Higgins. — Vous me chassez?

Mme Higgins. — Oui.

Higgins. — Pourquoi?

Mme Higgins. — Parce que je ne veux pas continuer à perdre tous mes amis à cause de toi, mon chéri.

Higgins. — Je ne suis pas présentable?

Mme Higgins. — Tu n'es pas écoutable.

Higgins. — Ils trouvent mon langage incorrect?

Mme Higgins. — Grammaticalement, non.

Higgins. — C'est l'essentiel. *(Il s'assied.)* Tant pis pour eux. Il faut que je reste, maman. J'ai besoin de votre aide.

Mme Higgins. — Aujourd'hui même?

Higgins. — Oui. C'est d'une urgence extrême et d'une importance capitale.

Mme Higgins. — De quoi s'agit-il?

Higgins. — Voilà : j'ai mis la main sur une jeune fille, figurez-vous.

Mme Higgins, *dans une exclamation joyeuse.* — Henry!...

Higgins, *surpris.* — Oui?

Mme Higgins. — Serait-ce à dire qu'une jeune fille aurait enfin mis la main sur toi?

Higgins. — Oh! pas le moins du monde, non. Il n'est pas question d'une histoire sentimentale.

Mme Higgins, *soupirant.* — Quel dommage!

Higgins. — Pourquoi?

Mme Higgins. — Parce que tu ne tombes jamais amoureux de quelqu'un qui ait moins de quarante-cinq ans et qu'il serait temps de t'apercevoir que nous avons autour de nous quelques jeunes femmes adorables.

Higgins. — Dieu m'en garde! Je n'ai aucune envie d'être embêté par une jeune femme. Surtout si elle est adorable. Et surtout si elle le sait. Or elle le sait toujours. Et c'est pourquoi elles se ressemblent toutes, les jeunes femmes adorables : elles croient qu'il est à leur portée de vous faire vivre d'adoration et elles ne parviennent jamais qu'à vous faire mourir d'ennui. *(Il se lève et se met à marcher de long en large, en faisant sonner dans ses poches sa monnaie et ses clés.)* Car elles sont toutes idiotes. *(Un temps.)* Non, voyez-vous, pour qu'une femme me parût digne d'être

aimée, il la faudrait aussi semblable à vous que possible. Et cela!...

Mme Higgins, *souriant.* — Alors, puisque tu me mets si haut et que tu m'aimes si bien, sais-tu ce que tu vas faire, mon grand?

Higgins, *très enfant gâté.* — Oh! flûte, maman! Qu'allez-vous encore me demander? De partir? Je ne peux pas.

Mme Higgins. — Non.

Higgins. — De me marier? Je ne veux pas.

Mme Higgins. — Non.

Higgins. — Quoi donc, alors?

Mme Higgins. — D'enlever les mains de tes poches et de cesser de t'agiter comme un animal en cage. *(Il obéit de mauvaise grâce et se rassied.)* Là! Et maintenant, parle-moi de cette jeune fille.

Higgins. — Elle va venir vous voir.

Mme Higgins. — Quand cela?

Higgins. — Cet après-midi. Elle sera là d'un instant à l'autre.

Mme Higgins. — Il ne me souvient pas de l'en avoir priée.

Higgins. — C'est moi qui l'en ai priée. Bien entendu.

Mme Higgins. — Tu aurais peut-être pu attendre que je te charge de le faire.

Higgins. — J'aurais attendu longtemps.

Mme Higgins. — Pourquoi? Qui est-ce? Tu commences à m'inquiéter sérieusement.

Higgins. — C'est une petite marchande de fleurs que j'ai ramassée sur le trottoir.

Mme Higgins. — Et tu lui as demandé de venir ici le jour où je reçois?

Higgins. — Ne vous tourmentez pas. Tout se passera très bien. C'est la première épreuve de ce genre à laquelle je la soumets, mais il y a déjà près de trois mois que je lui enseigne à s'exprimer correctement et je lui ai donné des instructions précises, formelles, impératives sur la conduite qu'elle doit observer chez vous : elle s'en tiendra limitativement à deux thèmes de conversation : le temps qu'il fait et la santé des gens. Vous ne risquez donc rien.

Mme Higgins. — Mais tu es fou, mon pauvre garçon! Mais je risque le pire! Suppose qu'elle se mette à parler à mes invités du fonctionnement de leurs reins ou de leur tube digestif et qu'elle les pousse à nous donner des détails à ce sujet...

Higgins, *l'interrompant avec impatience.* — Oh! écoutez, maman, il faut bien qu'elle leur parle de quelque chose! Vous êtes inouïe. *(Il se maîtrise et devient cajoleur.)* Je vous en prie. Ne soyez pas pessimiste. Vous me rendriez encore plus nerveux. D'ailleurs, je suis certain que tout ira à merveille. Le contraire serait trop démoralisant. J'ai parié avec Pickering de la faire passer pour une duchesse dans une quelconque réception mondaine au bout de six mois de travail. Mais, au fond, c'est surtout avec moi-même que j'ai parié. Je me suis jeté dans cette gageure à corps perdu, tête baissée. J'y ai tout sacrifié parce que je vois dans sa réussite la récompense de vingt années d'efforts. Et je réussirai parce qu'Eliza — elle s'appelle Eliza, Eliza Doolittle, oui — parce qu'Eliza est une élève...

Il est interrompu par la femme de chambre qui annonce :

La Femme de chambre. — M. le colonel Pickering.

Higgins. — Ah! vous arrivez au bon m ment, Pick. Je suis en train de mettre mère au courant de...

Pickering. — Comment allez-vous, ch madame?

Mme Higgins. — Comment allez-vous, co nel? Asseyez-vous. Je ne suis pas fâchée d' tendre enfin quelques paroles de bon so Vous habitez chez Henry, à présent?

Pickering. — Oui. Nous travaillons semble à l'étude comparée de quelques d lectes indiens et nous avons trouvé p agréable...

Higgins. — C'est une excellente soluti Et vous faites bon ménage, tous les deux?

Higgins. — Oh! très. Nous faisons tout que je veux.

Ils rient.

Pickering. — Vous savez, quand on a même marotte...

Mme Higgins. — Bien. Et maintenant, di moi : où loge cette jeune personne?

Pickering. — Mais... chez Henry.

Higgins. — Naturellement. Où diable vou vous qu'elle loge?

Mme Higgins. — Et qu'est-elle exactem pour vous? Une domestique?

Pickering. — Ah! pas du tout.

Higgins. — Non, non : mon élève. Uniq ment mon élève. Et, même, depuis trois m non élève unique. Oh! elle se rend utile, rem quez. Elle range mes affaires, elle classe dossiers, mes documents, mes notes; elle range et elle les classe même dans un ordre qu'elle est seule à s'y reconnaître; répond au téléphone, elle se souvient de t mes rendez-vous, *et caetera et caetera.* En sens, elle est assez précieuse.

Mme Higgins. — Et elle s'entend bien a Mme Pearce?

Pickering. — Admirablement.

Mme Higgins. — On aurait pu craindre, contraire, que...

Higgins. — Mais non, réfléchissez : c bonne Mme Pearce est ravie d'avoir là q qu'un qui s'occupe aussi ponctuellement moi. Avant l'arrivée d'Eliza, c'est elle qui vait le faire et la malheureuse se sentait s vent débordée. En réalité, il n'y a qu' chose qui semble la tracasser...

Mme Higgins. — Au sujet d'Eliza?

Pickering. — Oui.

Mme Higgins. — Laquelle?

Higgins. — Nous ne sommes pas enc parvenus à comprendre de quoi il s' Chaque fois qu'elle me parle d'elle, elle clut par ces mots mystérieux : « Vous ne v rendez pas compte, monsieur. »

Pickering. — Oui. C'est devenu une tienne.

Higgins. — Et quand nous la pressons s'expliquer, elle se dérobe. On n'en tire un mot. Or, de quoi pourrais-je bien, en qui concerne cette fille, ne pas me ren compte, je vous le demande, alors que je cesse de penser à elle, de contrôler, de r fier les moindres mouvements de ses lèv de sa langue, de sa glotte, de placer sa v d'en modifier le timbre, d'en développer registre...

Pickering. — De lui apprendre la syn et d'enrichir son vocabulaire...

Higgins. — Sans parler de son carac dont il faut constamment surveiller les n

stations, car elles sont bien les plus curieuses les plus inattendues du monde pour des ommes comme nous.

Mme Higgins. — Autrement dit, si je comrends bien, vous passez tous les deux votre ie, en ce moment, à jouer à la poupée?

Higgins. — Vous appelez cela : jouer! C'est travail le plus ardu auquel je me sois jahais consacré. Heureusement, la joie qu'il n'apporte est à la mesure de la peine que y prends. Songez qu'il ne s'agit là de rien noins que de métamorphoser un être humain, l'en faire une créature totalement différente le celle qu'il était, de modeler dans un matériau vivant une forme nouvelle, et ce en lui tonnant un langage affiné par des siècles de civilisation. Ce qui revient tout uniment à combler le seul fossé véritable qui sépare une classe sociale d'une autre classe sociale, une âme d'une autre âme.

Pickering, *se rapprochant de Mme Higgins.* — Il a raison, chère madame. Vous parliez le jeu, à l'instant. Si c'en est un, nous nous sommes pris à celui-là d'une manière qui vous surprendrait. Au vrai, nous ne pouvons plus nous occuper de rien d'autre. Nous nous penchons sur Eliza comme sur un manuscrit palimpseste qui nous révélerait peu à peu un texte insoupçonné. Il n'est pas de semaine, pas de jour, où nous n'y fassions quelque découverte. Chaque modification, chaque progrès est noté sur des fiches, enregistré sur cylindre...

Higgins. — Nous en perdons le boire, le manger, le sommeil...

Pickering. — Nous passons seize heures sur vingt-quatre à nous occuper d'Eliza...

Higgins. — A parler d'Eliza...

Pickering. — A enseigner Eliza...

Higgins. — A habiller et à déshabiller Eliza...

Mme Higgins. — Quoi?

Higgins. — A inventer Eliza...

Dans le feu de leur enthousiasme, ils se mettent à parler ensemble.

Higgins. — Il faut dire que nous avons eu la chance de tomber sur une nature miraculeusement douée. Elle a une finesse d'oreille stupéfiante. J'ai voulu voir jusqu'où elle pouvait aller. Eh bien! elle a réussi à reproduire les sons les plus étrangers à notre ouïe. Elle les saisit au vol comme si elle s'y était exercée depuis l'enfance. Alors que, moi, j'ai mis des années...

Pickering. — En vérité, nous avons à faire à un sujet exceptionnel. Nous l'avons emmenée à des concerts de musique classique, à des revues de music-hall. En rentrant elle se mettait au piano et elle jouait des parties entières de ce qu'elle venait d'entendre. Or, elle n'avait jamais touché un clavier de sa vie. Il y a là un phénomène très complexe où la faculté de perception, la mémoire et l'instinct...

Mme Higgins, *se bouchant les oreilles.* — Oh! mais vous m'étourdissez!

Pickering. — Pardon!

Higgins. — Pardon! Quand ce sacré Pickering se lance, personne ne peut plus placer un mot!

Mme Higgins. — Calmez-vous un peu, je vous en prie. Et parlons raison, si cela vous est encore possible. Je comprends très bien, à présent, ce que veut dire Mme Pearce avec son « Vous ne vous rendez pas compte »...

Pickering. — Ah?

Mme Higgins. — Mais bien sûr. Lorsque cette Eliza a pénétré chez vous, quelqu'un d'autre y est entré avec elle...

Pickering. — Son père, oui. Mais Henry s'en est débarrassé très vite.

Mme Higgins. — Il aurait mieux valu que ce fût sa mère. Mais ce n'est pas à l'un de ses parents que je fais allusion.

Higgins. — Et à quoi donc?

Mme Higgins. — Vous ne voyez pas?

Pickering. — Non.

Mme Higgins. — Eh bien! hommes aveugles et bornés que vous êtes tous deux, ce « quelqu'un d'autre » qui s'est introduit chez Henry en même temps qu'Eliza, *ne vous rendez-vous pas compte* que c'est justement l'être futur, nouveau, qu'elle portait en elle et que vous êtes en train de lui révéler à elle-même?

Higgins. — Peut-être. Et alors?

Mme Higgins. — Et alors, une fois que vous l'aurez entièrement sortie de sa gangue, cet être-là, qu'il aura pris vie et conscience de ses désirs et de ses besoins...

Elle est interrompue par la femme de chambre qui ouvre la porte et annonce:

La Femme de chambre. — Madame et mademoiselle Eynsford Hill.

Higgins. — Oh! la barbe! Déjà!

La femme de chambre s'efface devant celles-ci. Mme et Mlle Eynsford Hill ne sont autres que celles qui s'abritaient de la pluie, au premier tableau, sous le porche de l'église.

Mme Eynsford Hill *à Mme Higgins.* — Comment allez-vous?

Elles se serrent la main.

Mme Higgins. — Comment allez-vous?

Clara, *à Mme Higgins.* — Comment allez-vous?

Mme Higgins. — Comment allez-vous? *(Présentant:)* Le colonel Pickering. Mon fils Henry.

Mme Eynsford Hill. — Oh! votre célèbre fils! Que je suis ravie de vous rencontrer, professeur Higgins.

Higgins, *d'un air maussade, ne faisant aucun mouvement vers elle.* — Très heureux.

Mme Eynsford Hill, *à Pickering.* — Colonel!

Pickering. — Comment allez-vous?

Clara, *à Pickering.* — Comment allez-vous? *(Elle va vers Higgins.)* Comment allez-vous?

Higgins, *la regardant fixement.* — Je vous ai déjà vue quelque part. Où? je n'en sais rien. Mais sûrement quelque part. En tout cas, je suis certain d'avoir déjà entendu votre voix.

Clara. — Je suis très flattée que ma voix vous ait frappé à ce point-là.

Higgins. — Ne le soyez pas : je me rappelle *toutes* les voix.

Clara, *légèrement vexée.* — Ah!

Higgins. — Oui.

Clara. — Tant pis pour moi!

Higgins. — Aucune importance. Vous feriez aussi bien de vous asseoir.

Mme Higgins. — Je suis au regret de vous informer que mon « célèbre » fils n'a aucun savoir-vivre. Le mieux, croyez-moi, est de ne prêter aucune attention à ses incartades.

Clara, *gaiement.* — Très bien! C'est ce que je fais.

Mme Eynsford Hill, *qui prend moins bien les choses.* — Moi aussi. Bien entendu.

Higgins, *très sincère.* — Pourquoi? Aurais-je vraiment manqué de courtoisie? Dans ce cas, je vous prie de m'en excuser. Ce ne peut être que par distraction. Je dois vous dire qu'au moment où vous êtes arrivées, nous étions en train de discuter avec ma mère d'un problème qui nous préoccupe beaucoup et que...

Mme Eynsford Hill. — Ah! c'est cela? Je pensais bien que nous vous avions dérangés. Nous allons vous laisser...

Mme Higgins. — Mais non! Mais non! Pas du tout. Vous ne pouviez arriver plus à propos, au contraire : nous avions justement le désir de vous faire rencontrer une de nos amies.

Higgins. — Au fait, pourquoi pas? Nous avons besoin de deux au trois personnes. Vous ferez l'affaire aussi bien que n'importe qui.

Clara. — Cela change tout. Mon grand-père, qui avait la plaisanterie assez rude, disait parfois: « Rendez-vous donc utile puisque vous ne pouvez pas être agréable. »

Higgins, *décontenancé.* — Pardon?

Pickering, *riant.* — Bien joué, mademoiselle.

Mme Higgins. — Oui!

Petit silence gêné. Higgins hausse légèrement les épaules et va vers la fenêtre du milieu. La femme de chambre entre de nouveau et annonce.

La Femme de chambre. — Monsieur Alfred Eynsford Hill.

Higgins, *entre ses dents.* — Toute la famille alors!

Entre Fred.

Fred, *à Mme Higgins.* — Comment allez-vous?

Mme Higgins. — Que c'est gentil à vous d'être venu! *(Elle présente:)* Le colonel Pickering.

Fred. — Comment allez-vous?

Mme Higgins. — Je ne pense pas que vous connaissiez mon fils?

Fred, *allant vers Higgins.* — Comment allez-vous?

Higgins. — Vous aussi, je jurerais que je vous ai déjà rencontré quelque part. Mais je ne sais pas où non plus.

Fred. — Ah! vous croyez? Je ne me rappelle pas.

Higgins. — De toute façon, c'est sans intérêt. Asseyez-vous. *(Il serre la main de Fred et le précipite littéralement sur l'ottomane, puis il passe de l'autre côté. A Mme Eynsford Hill:)* Voilà. Et maintenant, de quoi diable allons-nous parler jusqu'à l'arrivée d'Eliza?

Mme Eynsford Hill. — Mais...

Mme Higgins. — Je vous en supplie, ma chère amie : encore une fois, ne vous occupez ni de ses remarques ni de ses silences. Je suis très fière d'avoir un fils, qui, paraît-il, est un remarquable phonéticien, mais il est de ces hommes qu'il ne faut pas sortir de leur spécialité. Hors de leur idée fixe, ce sont les gens les plus ennuyeux du monde.

Higgins. — C'est très vrai ce que vous dites là. Au fond, vos invités doivent me trouver aussi assommant que je les trouve insipides. *(Il éclate de rire.)* Après tout, c'est presque un terrain d'entente, vous ne croyez pas?

Clara. — Moi, je m'amuse bien, en tout cas, cher monsieur. Une fois n'est pas coutume. Car les propos de salon sont généralement d'une telle insignifiance qu'on ne peut s'y raccrocher à rien. Et si seulement les gens consentaient à avoir le courage de leurs opinions et à dire tout ce qu'ils pensent...

Higgins, *glacial.* — Ce serait terrifiant.

Clara. — Peut-être, mais divertissant au moins.

Higgins. — Détrompez-vous. Vous ne vous divertiriez pas beaucoup à m'entendre dire *tout* ce que je pense en ce moment, par exemple.

Clara. — Ah?

Higgins. — Non.

Mme Higgins toussé, de plus en plus gêné. Pickering ne sait plus où se mettre. Sourires de convention.

Mme Higgins, Pickering, Mme Eynsford Hill et Fred, *ensemble.* — Vous avez lu le compte rendu de la Chambre, ce matin?

Nouvelle apparition de la femme de chambre, qui annonce :

La Femme de chambre. — Mademoiselle Eliza Doolittle.

Higgins. — Ah! Enfin!

Entre Eliza. Elle est habillée avec un goût exquis. Tous se retournent vers elle et les hommes sont à ce point subjugués par sa beauté et sa distinction qu'ils se lèvent. Higgins, derrière le dos de sa mère, lui indique d'un signe que c'est à celle-qu'elle doit s'adresser d'abord. Eliza se dirige alors vers Mme Higgins avec une grâce que l'on sent très étudiée.

Eliza, *articulant toutes les syllabes.* — Comment allez-vous, Mme Higgins? J'espère que vous ne m'en voudrez pas de venir ainsi chez vous à l'improviste.

Mme Higgins. — Mais au contraire, mon enfant. Je suis très heureuse de vous y accueillir.

Pickering. — Comment allez-vous, mademoiselle Doolittle?

Eliza. — Le colonel Pickering, si je ne me trompe?

Elle lui tend la main.

Mme Higgins, *présentant.* — Mme Eynsford Hill.

Mme Eynsford Hill. — Il me semble bien que j'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Doolittle. Je reconnais vos yeux.

Eliza. — Comment allez-vous?

Elle s'assied sur l'ottomane.

Mme Eynsford Hill, *présentant.* — Ma fille Clara.

Eliza. — Comment allez-vous?

Clara. — Comment allez-vous?

Elle s'assied à côté d'Eliza et ne la quitte plus des yeux.

Fred, *venant vers Eliza.* — Moi aussi, j'ai certainement eu le plaisir...

Mme Eynsford Hill. — Mon fils Freddy.

Eliza. — Comment allez-vous?

Fred salue, et, visiblement très séduit, s'assied sur une chaise, non loin d'elle.

Higgins, *brusquement.* — Nom de D...!

Mme Higgins. — Henry!

Higgins. — Mais oui! Bien sûr! Pick, vous vous rappelez? *(Tous le regardent fixement.)* L'église Saint-Paul! Nous sommes dans de jolis draps.

Mme HIGGINS, *très ferme.* — Je t'en prie, mon néri. Assez d'extravagances, veux-tu. *(Il s'appuie sur la tablette du secrétaire.)* Et ne t'assieds pas sur mon secrétaire.

HIGGINS, *de très mauvaise humeur.* — Pardon.

Il va vers le fond, trébuche dans le pare-feu, grommelle des jurons indistincts, et va se jeter sur le divan si brutalement que les ressorts en gémissent. Mme Higgins le regarde avec sévérité, mais ne dit rien. Un long et lourd silence.

Mme HIGGINS. — Quel temps croyez-vous que nous allons avoir?

ELIZA. — La pluie en Espagne va se maintenir dans la plaine, paraît-il.

Mme HIGGINS. — Ah?

ELIZA. — Oui-i-i.

Mme HIGGINS. — Tiens!

PICKERING. — Et chez nous?

ELIZA. — Le quart sud-est de la côte sera influencé tant par des résidus pluvieux stagnant sur le relief que par une dépression à l'ouest de nos îles, à ce qu'on dit.

FRED, *éclatant de rire.* — Oh! ce que c'est drôle!

ELIZA. — Qu'y a-t-il de drôle là-dedans, jeune homme? Je m'en suis bien tirée, que je sache?

FRED, *qui continue à rire.* — Irrésistible. C'est irrésistible.

Mme EYNSFORD HILL. — J'espère bien, en tout cas, que le temps ne va pas se mettre au froid, comme en Hollande.

ELIZA. — Au Havre, dans le Hanovre, en Hollande, le haddock est haché avec un hachoir, je crois.

CLARA. — Pourquoi donc?

HIGGINS. — Parce qu'il est gelé, sans doute.

Mme EYNSFORD HILL. — Moi, tout ce que je demande est de ne pas attraper un rhume. Chez moi, le rhume est une véritable maladie.

ELIZA, *sur un ton lugubre.* — J'ai une tante qui est morte d'un rhume.

Mme HIGGINS, *qui fait claquer sa langue en signe de sympathie.* — Tt! Tt! Tt!...

ELIZA. — Du moins, c'est ce qu'on a prétendu, Mais, à mon avis, on a dû la buter, la pauvre vieille. Tout simplement.

Mme EYNSFORD HILL, *intriguée.* — La buter?

ELIZA. — Hé, oui-i-i! Car pourquoi, Seigneur Dieu, serait-elle morte d'un rhume, elle qui s'était sortie drôlement bien l'année d'avant d'une diphtérie de derrière les fagots? Je l'ai vue de mes propres yeux vue. Elle était déjà bleue. Tout le monde pensait qu'elle était clamsée. Alors mon père n'a pas arrêté de lui descendre du gin dans le gilet jusqu'à ce qu'elle est revenue à elle si brusquement, qu'elle a cassé la cuiller d'un coup de dents avec le bol par-dessus le marché.

Mme EYNSFORD HILL, *saisie.* — Bonté divine!

ELIZA. — Alors, dites, franchement, est-ce qu'une femme de cette force-là s'en irait claboter aussi bêtement d'un petit rhume de rien du tout? Cela n'a pas de bon sens. Non. Ce qu'il faut plutôt se demander, c'est où a bien pu passer son chapeau de paille tout neuf qui devait me revenir. Eh bien! moi, je réponds que quelqu'un le lui a fauché et que ce quelqu'un qui le lui a fauché, c'est celui qui l'a butée. Voilà. C.Q.F.D.

Mme EYNSFORD HILL. — Mais que signifie : buter?

HIGGINS, *vivement.* — C'est un terme du dernier argot à la mode. Buter quelqu'un signifie le tuer.

CLARA. — Oh! c'est ravissant.

Mme EYNSFORD HILL. — Pardon! Pardon! vous ne croyez quand même pas qu'on a tué votre tante?

ELIZA. — Si je le crois? Ceux qui vivaient avec, ils l'auraient refroidie pour une épingle à chapeau, alors pour un chapeau entier, vous pensez!

FRED. — Refroidie? Ah! c'est délicieux. N'est-ce pas, Clara?

CLARA. — Exquis! Une trouvaille.

Mme EYNSFORD HILL. — Mais ne vous semble-t-il pas que votre père avait déjà commis une bien grande imprudence en lui donnant autant de gin à ingurgiter?

ELIZA. — Oh! pas du tout. C'était une femme qui vous têtait son gin comme un nourrisson suce le lait de sa mère. Du reste, il avait lui-même l'habitude de s'en balancer de telles quantités derrière la cravate qu'il connaissait par expérience le bien que ça fait par où que ça passe.

Mme EYNSFORD HILL. — Voulez-vous dire qu'il buvait régulièrement?

ELIZA. — Oh! Oui-i-i! C'est même la seule chose qu'il faisait aussi régulièrement. Le genre chronique, à ce qu'on dit.

Mme EYNSFORD HILL. — Comme cela a dû être pénible pour vous?

ELIZA. — Ma foi, non. Cela ne l'a jamais rendu malade. Il s'envoyait en l'air trois ou quatre fois par semaine. Et quand il avait bien biberonné, il devenait beaucoup plus gentil. Si, des fois, il restait sans bosser, comme ça le fichait de mauvais poil, ma belle-mère lui refilait des sous pour qu'il *allât* s'en jeter quelques-uns en-dessous de la pomme d'Adam et pour qu'il lui *revînt* plus sentimental. *(Très fière de ses imparfaits du subjonctif, elle envoie un coup d'œil triomphant à Pickering.)* Il y a des tas de femmes comme cela, voyez-vous: il faut qu'elles saoûlent leur mari pour vivre un peu mieux avec. C'est forcé, n'est-ce pas. Quand un homme a un rien de conscience, le cafard le prend toujours dès qu'il est en panne sèche et ça le flanque par terre en moins de deux. Tandis que lorsqu'il a fait le plein, il oublie tout, la vie est belle, et il embrasse la maréchaussée! *(A Fred qui se tord dans les convulsions d'un rire mal réprimé:)* Pourquoi que rigolez-vous comme ça, vous?

FREDDY. — C'est à cause de ce nouvel argot à la mode. Vous en usez si bien que vous me faites mourir de rire.

ELIZA. — Si j'en use bien, il n'y a pas de raison pour me mettre en caisse. *(Très inquiète, à Higgins:)* Est-ce que j'ai dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire?

Mme HIGGINS. — Absolument pas, mademoiselle.

ELIZA. — Ah! tant mieux! C'est ce qui s'appelle avoir du pot, remarquez, parce que... *(Avec effusion:)* ... parce que, du temps que je m'amenais chez vous, là, je me suis dit : « Ma fille, il s'agit de faire gaffe... »

HIGGINS, *se levant et regardant sa montre.* — Hum!

ELIZA, *elle se retourne, le regarde et comprend.* — Ah? Bon. Très bien. *(Elle se lève.)* Je vais vous demander la permission de vous quitter, j'ai encore deux ou trois visites à faire. Je ne voudrais d'ailleurs pas abuser de votre charmant accueil. *(Tous se lèvent. Fred va vers la porte.)* Je suis tellement enchantée de vous avoir connue, Mme Higgins...

Elle serre la main de Mme Higgins.

Mme HIGGINS. — Au revoir, Eliza.

ELIZA. — Au revoir colonel.

PICKERING. — Au revoir, mademoiselle Doolittle.

Poignée de mains.

ELIZA, *saluant les autres de la tête.* — Au revoir, tout le monde.

FRED, *très empressé, lui ouvrant la porte.* — Est-ce que vous traversez le parc à pied, mademoiselle? Si oui, je me ferai un plaisir de...

ELIZA, *dans une large exclamation.* — A pied? Pourquoi pas sur mes fesses? Je vais en taxi, moi, dites donc!!

Et elle sort. Tout le monde se regarde, le souffle coupé. Higgins fait un grand geste d'impuissance à Pickering qui s'assied, accablé.

RIDEAU

TABLEAU II

Même décor qu'au deuxième tableau du premier acte : le bureau-salon-laboratoire de Higgins. Au lever du rideau, la scène est vide. Il est minuit, ainsi qu'en témoignent les douze coups que sonne pendule sur la cheminée.

On entend les voix de Higgins et de Pickering dans l'escalier.

VOIX DE HIGGINS. — Pick : fermez la porte à clé, voulez-vous. Je n'ai pas la moindre intention de ressortir!

VOIX DE PICKERING. — Bon. Mme Pearce peut aller se coucher, n'est-ce pas? Nous n'avons plus besoin de rien?

VOIX DE HIGGINS. — Dieu, non! Nous sommes comblés!

La porte s'ouvre. Eliza s'y encadre dans la clarté très vive du palier. Elle est en robe et en manteau de soirée. Elle va vers la cheminée et allume les lumières. Elle est visiblement fatiguée : sa pâleur forme un contraste violent avec le brun de ses yeux et de ses cheveux. Et l'expression de son visage est presque tragique. Elle retire son manteau, pose son éventail et ses gants sur le piano, et s'assied sur la banquette du piano, où elle se fige. Higgins apparaît à la porte. Il est en tenue de soirée sous son manteau, il a son chapeau sur la tête et il porte sur le bras une veste d'intérieur qu'il a prise au rez-de-chaussée. Il enlève son manteau et son chapeau, les lance négligemment sur le pupitre à journaux, en fait autant pour son frac, passe sa veste d'intérieur et se laisse tomber dans le fauteuil qui est près de la cheminée. Pickering, également en tenue de soirée, entre à son tour. Lui aussi retire son chapeau et son manteau, il est sur le point de les envoyer rejoindre ceux de Higgins, lorsqu'il hésite.

PICKERING. — Dites-moi : Mme Pearce va encore grogner si nous laissons traîner nos affaires dans le salon?

HIGGINS. — Jetez-les donc par-dessus la rampe. Elle les trouvera dans le hall demain matin et elle les rangera. Elle pensera que nous étions ivres.

PICKERING. — Mais nous le sommes, — Il gèrement! *(Un temps.)* Il y avait du courrier

HIGGINS. — Je n'ai pas regardé. *(Pickering prend les manteaux et les chapeaux et descend l'escalier. Higgins, moitié chantant, moitié bâillant, commence à fredonner un air à la mode. Soudain, il s'arrête et s'exclame:)* Je me demande où sont mes pantoufles.

Eliza lui jette un regard noir, puis elle se lève brusquement et quitte la pièce. Higgins bâille de nouveau et recommence à fredonner. Pickering revient avec le contenu de la boîte aux lettres à la main.

PICKERING. — Des prospectus. Et ce billet doux pour vous.

Il jette les prospectus derrière le garde-feu et se campe devant la cheminée.

HIGGINS, *regardant le « billet doux ».* — Créancier!... *(Il le lance dans la cheminée. Eliza revient avec une paire de grandes pantoufles éculées. Elle les pose sur le tapis devant Higgins et va s'asseoir de nouveau sans dire un mot. Higgins, bâillant encore:)* Seigneur! Quelle soirée! Quelle clique! Et quelle absurde bouffonnerie! *(Il lève le pied pour délacer sa chaussure et aperçoit ses pantoufles. Il cesse de défaire les lacets de son soulier et contemple les pantoufles comme si elles étaient arrivées là de leur propre mouvement.)* Mais elles sont là, mes pantoufles!...

PICKERING, *s'étirant.* — Eh bien! je me sens un peu fatigué. La journée a été longue. La garden-party, le dîner, la réception! Même les bonnes choses ont leur limite. Mais vous avez gagné votre pari, Higgins. Eliza a franchi tous les obstacles, et haut la main.

HIGGINS. — Dieu merci! c'est terminé.

Eliza tressaille violemment, mais ils ne prêtent aucune attention. Elle se ressaisit et reprend son apparente impassibilité.

PICKERING. — Vous n'étiez pas inquiet en arrivant à la garden-party? Moi, oui. Quant à Eliza, elle m'a étonné : elle ne paraissait même pas nerveuse.

HIGGINS. — Elle ne l'était pas. J'avais préparé les choses de telle sorte qu'elle ne pouvait pas l'être. Non : c'est le surmenage que je me suis imposé pendant toutes ces interminables semaines pour venir à bout de notre entreprise, qui a eu raison de moi. Au début, tant que nous en sommes restés à la phonétique, j'ai trouvé le travail assez intéressant. Mais ensuite, je m'y suis ennuyé à périr. Si je ne m'en étais pas fait une obligation vis-à-vis de moi-même, j'aurais tout envoyé promener depuis deux mois. J'ai été stupide de me consacrer à une corvée pareille.

PICKERING. — Allons! Allons! vous n'avez pas trouvé la garden-party palpipante? Moi, j'avais le cœur qui cognait si fort que je l'entendais battre.

HIGGINS. — Si vous voulez : pendant les trois premières minutes. Mais quand j'ai vu que la partie était gagnée d'avance, je me suis senti comme un ours en cage, comme une âme en peine : je ne savais plus que faire de moi-même. C'est au dîner que j'ai souffert le plus : avez-vous remarqué, Pick, qu'on est resté là deux heures, deux heures à regarder les gens s'empiffrer comme des goinfres, moi qui n'aime pas demeurer plus de dix minutes à table? Ajoutez à cela que j'avais pour voisine une cruche incassable à qui j'ai dû faire la conversation!... Ah! non, non, non, non! je vous jure bien que je suis guéri, pour le restant de mes jours, de fabriquer des duchesses! Le purgatoire n'est rien.

PICKERING. — C'est parce que vous avez rompu depuis trop longtemps avec la routine de la société. *(Il fait quelques pas.)* Je ne suis pas comme vous : j'éprouve un certain plaisir à me replonger dans le monde de temps à autre. Cela me donne l'illusion de rajeunir. *(Un temps.)* Quoi qu'il en soit, quel succès, Higgins! Quel immense succès! J'ai même eu peur une ou deux fois parce qu'Eliza jouait trop bien son rôle. Voyez-vous : la plupart des gens, qui appartiennent vraiment à la société, ne parviennent jamais à coller avec leur personnage : ils sont tellement fats qu'ils s'imaginent que la distinction est naturelle aux êtres de leur rang, — de sorte qu'ils n'apprennent jamais à se bien tenir. Il y a toujours quelque chose de professionnel dans la perfection.

HIGGINS. — Vous avez raison : cela me rend malade. Ces imbéciles sont tellement imbéciles qu'ils ne connaissent même pas leur métier d'imbéciles. *(Se levant:)* En tout cas, c'est fini, tout ce qu'il y a de plus fini. Et je peux enfin aller me coucher sans appréhension du lendemain .

Eliza lui lance un regard encore plus meurtrier.

PICKERING. — En un sens, moi aussi. *(Un temps.)* Je crois que je vais me retirer également. Malgré tout, nous avons vécu un grand jour aujourd'hui. Pensez-y, Hig : c'est un triomphe pour vous. Bonne nuit, mon vieux. *(Il va vers la porte.)* Bonsoir, Eliza.

Il sort.

HIGGINS, *le suivant.* — Dormez bien. *(Il arrive à la porte, et, là, il jette par-dessus son épaule:)* Vous éteindrez, Eliza. Et dites à Mme Pearce de ne pas me faire du café demain matin, je prendrai du thé. *(Il sort en laissant la porte ouverte. Un temps. Eliza se lève. On se rend compte qu'elle essaye de se dominer, de garder son apparente impassibilité. Elle va vers la cheminée, mais avant que d'y arriver, elle se sent à la limite de la crise de nerfs. Elle se laisse aller dans le fauteuil que vient de quitter Higgins et elle s'agrippe désespérément aux accoudoirs. Elle tremble, elle grince des dents, et, enfin, s'abandonnant à un véritable accès de frénésie, elle se jette par terre de tout son long et donne libre cours à sa rage. Higgins, du dehors:)* Nom d'une pipe! qu'est-ce que j'ai bien pu faire de mes pantoufles?

Il apparaît à la porte. Eliza se saisit alors des pantoufles qui sont justement à portée de sa main et elle les lui lance à la tête l'une après l'autre de toutes ses forces.

ELIZA. — Tenez! les voilà, vos pantoufles! Là! Et là! Prenez-les, vos pantoufles! Chaussez-les, vos pantoufles! Et qu'elles vous pourrissent le sang, vos pantoufles!

HIGGINS, *abasourdi.* — Quoi?... *(Il va vers elle.)* Vous devenez folle, ma parole!... *(Il la tire pour la remettre debout.)* Que se passe-t-il? Qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui ne va pas, Eliza?

ELIZA. — Rien. Tout va très bien.

HIGGINS. — On ne le dirait pas.

ELIZA. — Tout va très bien en ce qui vous concerne. Je vous ai fait gagner votre pari. Pour vous, c'est l'essentiel. Que vous importe le reste?

HIGGINS, *suffoqué.* — *Vous* m'avez fait gagner mon pari? Vous m'av... Ah bien, elle est forte, celle-là, par exemple!

ELIZA. — Je ne vous ai pas fait gagner votre pari?

HIGGINS. — Mais non, vous ne m'avez pas fait gagner mon pari! C'est moi, et moi seul, qui ai gagné mon pari! Moi et personne d'autre! Et je pourrai gagner le même, dans six mois, avec n'importe qui à votre place. Vous n'avez été qu'une matière entre mes mains et que j'ai façonnée à ma guise. Mettez-vous bien cela dans la tête, s'il vous plaît. *(Un temps.)* Pourquoi m'avez-vous lancé ces pantoufles à la figure?

ELIZA. — Parce que je voulais vous la casser. Parce que je voudrais pouvoir vous tuer comme une méchante bête que vous êtes.

HIGGINS, *sur un ton de causticité glaciale.* — L'animal est un peu nerveux, décidément. *(Eliza pousse un cri de fureur étouffée et se jette sur lui, les ongles en avant. Higgins, la saisissant aux poignets:)* Eh bien! Eh bien!... Mais c'est qu'elle m'arracherait les yeux, Dieu me pardonne!... Vous n'avez pas honte de vous comporter ainsi avec moi?... *(Il la pousse brutalement dans un fauteuil.)* Faites-moi le plaisir de vous tenir un peu tranquille.

ELIZA, *désespérée.* — Qu'est-ce que je vais devenir?... Mais qu'est-ce que je vais devenir?...

HIGGINS. — Je n'en sais rien. Comment diable voulez-vous que je sache ce que vous deviendrez?

ELIZA. — Et vous vous gardez bien de vous le demander, n'est-ce pas?

HIGGINS. — Je ne vois pas l'intérêt que cela peut présenter.

ELIZA. — Oh! pour vous, bien sûr!

HIGGINS. — Evidemment : pour moi. Je n'ai pas à m'occuper de votre devenir.

ELIZA. — Mais vous n'auriez pas dû vous occuper de moi du tout, alors! Il fallait me laisser au trottoir où vous m'avez ramassée.

HIGGINS. — Je vous y laissée. C'est vous qui êtes venue me trouver et qui m'avez demandé de vous en sortir.

ELIZA, *avec une amertume profonde.* — Je ne suis rien pour vous. Une matière, un instrument, vous l'avez dit tout à l'heure. Rien de plus. Tout de moi vous est toujours resté indifférent, étranger. Cela vous aurait été égal que je meure.

HIGGINS, *la reprenant.* — Que je mourusse.

ELIZA, *tristement docile.* — Que je mourusse! Pardon!

Un silence, assez lourd.

HIGGINS. — Qu'est-ce qui a bien pu vous mettre dans un état pareil? Vous avez à vous plaindre de la façon dont on vous traite ici?

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Quelqu'un s'est-il mal conduit avec vous? Le colonel Pickering?

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Mme Pearce?

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Un des domestiques?

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Ma fameuse et soi-disant indifférence mise à part, moi, peut-être?

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Heureux de vous l'entendre dire. *(Un temps.)* Voulez-vous boire un verre de champagne?

Il va vers la porte.

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Vous avez tort. Cela vous ferait du bien. Vous avez eu les nerfs tendus, depuis ce matin, et maintenant ils vous lâchent. C'est normal. Vous êtes tout simplement fatiguée. *(A nouveau de bonne humeur:)* Et il y a de quoi, soyons juste. Vous avez fourni un gros effort ces dernières semaines et vous éprouviez une grande appréhension de ce qui vous attendait aujourd'hui. Mais, quoi! c'est fini, maintenant. *(Il lui caresse gentiment l'épaule. Elle se raidit.)* Laissez-vous aller. Vous n'avez plus à vous tourmenter de rien.

ELIZA. — Vous confondez : c'est vous qui n'avez plus à vous tourmenter de rien. *(Elle se lève brusquement, va vers la banquette du piano, sur laquelle elle s'assied, et elle se cache le visage dans les mains.)* Mon Dieu! Mon Dieu! comme je voudrais être morte!

HIGGINS. — Mais pourquoi, bon sang? Pourquoi? *(Essayant de la raisonner:)* Voyons, Eliza, je vous répète que vous subissez un moment de dépression qui est d'ordre purement subjectif.

ELIZA. — Je ne comprends pas.

HIGGINS. — Qu'est-ce que vous ne comprenez pas?

ELIZA. — Subjectif. Je ne sais pas ce que cela veut dire.

HIGGINS, *étonné.* — Je n'avais pas encore prononcé ce mot-là devant vous?

ELIZA. — Non.

HIGGINS. — Vous me surprenez. Notez-le dans votre cahier. C'est un mot très courant. Cela signifie : qui se rapporte exclusivement à la personne dont il est question. Autrement dit, vous êtes déprimée ce soir parce que vous êtes lasse, que votre moral s'en ressent et que, de coup, vous voyez tout en noir. Mais, objectivement, — objectif : contraire de subjectif, notez-le aussi, — votre état ne correspond à rien de réel. Personne ne vous veut du mal. Personne ne vous a fait ni ne vous fera du mal. Et rien ne va mal pour vous. Voilà. Alors allez vous mettre au lit comme une petite fille bien sage, pleurez un peu si vous en avez envie, dites vos prières et vos actions de grâces et vous verrez comme déjà vous vous sentirez mieux.

ELIZA. — Vos actions de grâces, à vous, les ai entendues tout à l'heure : « Dieu merci c'en est fini de cette corvée! » ou quelque chose d'approchant.

HIGGINS. — Eh bien? Et vous, vous ne remerciez pas Dieu d'en avoir enfin terminé? Vous ne le remerciez pas d'être libre de nouveau et de pouvoir faire désormais tout ce que bon vous semble?

ELIZA. — Mais que suis-je capable de faire? De quoi m'avez-vous rendue capable? Où voulez-vous que j'aille? A qui dois-je m'adresser? Quelles références invoquer? De qui, de quoi puis-je me prévaloir? Vous ne m'avez apprise qu'à parader.

HIGGINS, *à qui ces mots ouvrent les yeux pour la première fois.* — Comment? C'est ce qui vous cause un tel souci? C'est à cela que vous faisiez allusion tout à l'heure avec votre « qu'est-ce que je vais devenir »?

ELIZA. — Et de quoi pensiez-vous que je parlais?

HIGGINS. — Sait-on jamais? Avec les femmes!... *(Il enfonce les mains dans ses poches et se met à arpenter la pièce comme à son habitude, en faisant sonner ses clés et sa monnaie.)* Si j'étais vous, je ne m'inquiéterais pas pour si peu. A mon avis, vous n'éprouverez aucune difficulté à trouver un quelconque établissement quelque part. Pour être franc, je n'ai jamais envisagé que vous partiriez de cette maison, que vous voudriez me quitter. *(Elle lui lance un regard rapide, mais il ne le voit pas; il contemple le plateau à fruits sur le piano et y choisit une pomme.)* Vous êtes absolument libre de le faire, naturellement. *(Il mord dans la pomme et se met à mastiquer bruyamment.)* Voyons... D'abord, vous pouvez très bien vous marier. Vous pouvez même vous marier très bien. Tous les hommes ne sont pas des célibataires aussi endurcis que moi et vous n'êtes pas laide du tout. Vous êtes même plutôt agréable à regarder. Pas en ce moment, bien sûr, parce que vous avez pleuré et que vous êtes affreuse. Mais, en temps normal, vous dégagez beaucoup de séduction. Pour les gens qui songent à se marier, naturellement. *(Un temps.)* Je n'ai jamais fait en une seule fois autant de compliments à une femme. J'espère que vous voilà rassurée sur votre compte, à présent. Vous allez monter vous coucher, prenez une longue nuit de repos, levez-vous tard, regardez-vous au réveil dans votre glace, et vous verrez comme toute chose aura changé de couleur. *(Elle le regarde de nouveau, sans bouger. Il continue à croquer sa pomme.)* Du reste, j'en parlerai à ma mère : je suis sûr qu'elle vous trouvera un garçon qui fera très bien l'affaire.

ELIZA, *amère.* — Je n'en étais pas là, au coin de Tottenham Court Road.

HIGGINS. — Que voulez-vous dire?

ELIZA. — J'y vendais des fleurs. Je ne m'y vendais pas moi-même.

HIGGINS, *ironique.* — Oh, bravo!

ELIZA. — Quoi?

HIGGINS. — Belle réplique de mélodrame. Jolie phrase de feuilleton populaire. Mais laissons-les aux midinettes, voulez-vous? Ce sont là des notions périmées, croyez-moi. Et ne vous en servez pas pour jeter le discrédit sur les rapports humains les mieux organisés qui soient. Au demeurant, rien ne vous obligera à épouser le garçon si vous ne l'aimez pas.

ELIZA. — Et que pourrai-je faire d'autre?

HIGGINS. — Mais des tas de choses.

ELIZA. — Exemple?

HIGGINS. — Eh bien! Et votre ancienne idée d'un magasin de fleurs, vous y avez renoncé? Je suis certain que Pickering ne demanderait pas mieux que de vous installer à votre compte : il ne sait que faire de son argent. *(Avec un petit rire étouffé:)* Entre parenthèses, il va savoir ce que lui coûte la journée d'aujourd'hui! Rien que pour l'achat de vos nippes et la location des bijoux que vous avez portés, il en aura pour plus de deux cents livres. Qu'est-ce que je vous disais? Ah, oui! on vous aurait affirmé, il y a six mois, que vous seriez un jour propriétaire d'un magasin de fleurs, vous auriez juré que ce serait le jour du Jugement Dernier. Vous voyez bien que tout s'arrange pour le mieux. Sur ce, bonsoir, Eliza : il faut que j'aille me coucher, je dors littéralement debout. *(Un temps.)* Au fait, j'étais revenu pour chercher quelque chose, j'ai oublié ce que c'était...

ELIZA. — Vos pantoufles.

HIGGINS. — Mais oui, naturellement... Que je suis distrait! Vous avez même voulu m'assassiner avec.

Il rit légèrement, ramasse ses pantoufles et va sortir, mais elle se lève et lui dit:

ELIZA. — Avant de vous en aller, *monsieur...*

HIGGINS, *surpris par le ton sur lequel elle prononce « monsieur ».* — Pardon?

ELIZA. — Pouvez-vous me dire si mes vêtements sont ma propriété ou celle du colonel Pickering?

HIGGINS, *revenant.* — Que diantre voulez-vous que Pickering en fasse?

ELIZA. — Il en aura peut-être besoin pour la prochaine fille qui vous servira de cobaye?

HIGGINS. — C'est à cela que vous pensez après ce que je viens de vous dire?

ELIZA. — Justement. Oui. C'en est même pour moi la conclusion logique. Et tout ce que je désire savoir, c'est s'il est ici quelque chose qui m'appartienne en propre?

HIGGINS. — Mais qu'est-ce qui vous prend de vous occuper d'une foutaise pareille au milieu de la nuit?

ELIZA. — Je tiens essentiellement à savoir ce que j'ai le droit d'emporter avec moi. Je ne veux pas que vous m'accusiez de vol.

HIGGINS, *blessé.* — De vol! Oh! Vous n'auriez pas dû me dire cela, Eliza. Pour qui me prenez-vous?

ELIZA. — Je regrette. Je ne suis rien de plus à vos yeux que lorsque vous m'avez connue : vous venez de me le faire assez sentir. Je suis donc chez vous dans une situation où je ne saurais me montrer trop circonspecte. Et, puisqu'il ne peut y avoir de sentiments qui lient les gens comme vous à des gens comme moi, je vous prie de bien vouloir me dire ce qui m'appartient et ce qui ne m'appartient pas. C'est tout.

HIGGINS, *furieux.* — Vous pouvez emporter tout ce qui est dans cette baraque, si vous voulez. Sauf les bijoux. Ils sont en location. Vous êtes satisfaite, à présent?

Il tourne les talons.

ELIZA, *qui jubile de l'effet produit.* — Une seconde, s'il vous plaît. *(Elle retire ses bijoux.)* Ayez l'amabilité de les prendre avec vous et de les mettre en sûreté. Il suffirait qu'il en manque un pour que...

HIGGINS, *fou de colère.* — Donnez-moi ça. *(Elle les lui remet.)* S'ils étaient à moi, je vous les enfoncerais dans la gorge!

Il les fourre dans ses poches.

ELIZA, *très calme, ôtant une bague.* — Cette bague-ci n'est pas au bijoutier. C'est celle que vous m'avez achetée à Brighton. Reprenez-la. Je n'en veux plus.

HIGGINS. — Donnez-la moi, aussi. *(Il la prend, la lance avec violence dans la cheminée et hurle:)* Nom de D...!!...

Puis, les yeux hors de la tête, il s'avance vers elle d'un air si menaçant qu'elle prend peur.

ELIZA, *s'aplatissant contre le piano.* — Je vous défends de me toucher.

HIGGINS. — Moi? Je m'en voudrais de toucher à une fille de votre sorte! C'est vous qui m'avez touché au cœur, et le plus vilainement du monde.

ELIZA, *avec une joie mal dissimulée.* — Chacun son tour. *(Ironique:)* Belle réplique de mélodrame! Jolie phrase de feuilleton populaire!

HIGGINS, *essayant de reprendre sa dignité.* — Bien! Puisqu'il en est ainsi, nous en resterons là pour ce soir. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

ELIZA. — Aucun.

HIGGINS. — Vous avez réussi, à force de mauvaise foi, de méchanceté et d'ingratitude, à me faire perdre mon contrôle, et c'est la première fois que cela m'arrive. Mais je préfère ne pas en dire davantage ce soir.

Il va vers la porte et trébuche dans ses pantoufles.

ELIZA. — En ce qui concerne votre café, ne comptez pas sur moi pour avertir Mme Pearce. Laissez-lui un mot.

HIGGINS, *hors de lui.* — Qu'elle aille se faire f..., Mme Pearce! Mon café aussi. Vous avec. Et moi, par-dessus le marché, puisque j'ai été assez bête pour prodiguer le résultat du travail de toute une vie à une garce de votre espèce!

Il sort en claquant la porte derrière lui. Elle reste un instant immobile, le sourire du triomphe sur les lèvres, puis elle tombe à genoux devant la cheminée, y cherche fébrilement sa bague, la trouve, se redresse, la regarde avec émotion, la passe à son doigt et se met à la caresser doucement tandis que tombe le

RIDEAU

ACTE III

Le salon de Mme Higgins. Elle est assise à son secrétaire. Entre la femme de chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE, *sur le seuil de la porte.* — M. Henry, madame. Il est en bas avec M. le colonel Pickering.

Mme HIGGINS. — Eh bien! priez-les de monter.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Ils sont en train de téléphoner, madame.

Mme HIGGINS. — Ah?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Ils téléphonent à la police.

Mme HIGGINS. — Quoi?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui. M. Henry est dans tous ses états, madame. J'ai cru bien faire d'en prévenir Madame.

Mme HIGGINS. — J'aurais été plus étonnée d'apprendre que M. Henry n'est pas dans tous ses états. Dites-leur de monter quand ils en auront terminé avec la police. Ils ont perdu quelque chose, probablement.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Mme HIGGINS. — Auparavant, allez informer Mlle Doolittle que M. Henry et le colonel Pickering sont là et recommandez-lui, de ma part, de ne pas descendre avant que je ne l'aie fait appeler.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Higgins fait irruption dans la pièce. Il est, en effet, dans tous ses états.

HIGGINS. — Qu'est-ce que vous en dites, maman? C'est une histoire confondante. Non?

Mme HIGGINS, *qui garde son calme olympien.* — Bonjour quand même, mon chéri.

Il réprime son impatience et vient pour l'embrasser. Elle lui retire son chapeau de la tête et le lui tend: c'est le rite habituel.

HIGGINS. — Pardon.

Il envoie son chapeau sur un meuble et embrasse sa mère.

Mme HIGGINS. — Que se passe-t-il?

HIGGINS. — Vous n'êtes pas au courant?

Mme HIGGINS. — Non. Comment le serais-je?

HIGGINS. — Eliza a disparu.

Mme HIGGINS. — Disparu?

HIGGINS. — Oui : elle a fichu le camp.

Mme HIGGINS. — C'est que tu as dû être encore plus désagréable avec elle que d'habitude.

HIGGINS. — Moi? Pas du tout. Hier soir, elle est restée la dernière dans le salon, comme elle le fait toujours, pour éteindre les lumières, couvrir le feu, *et cætera, et cætera.* Et, au lieu d'aller se coucher, elle s'est changée, elle a quitté la maison et elle a passé la nuit dehors : son lit n'est pas défait. Et puis, il paraît qu'elle est revenue en taxi ce matin, vers six heures et demie, pour prendre ses affaires, et cette idiote de Mme Pearce les lui a laissé emporter sans me demander mon avis. Que faut-il que je fasse?

Mme HIGGINS. — Mais... te passer d'elle, mon garçon. Elle a le droit de ne plus vivre chez toi si cela a cessé de lui plaire.

HIGGINS, *qui arpente la pièce comme un fou.* — Vous en parlez à votre aise. C'est absolument impossible. Je ne retrouve plus rien, je ne sais plus quels rendez-vous j'ai pris. Je suis...

Entre Pickering.

Mme HIGGINS. — Bonjour, colonel.

PICKERING. — Comment allez-vous?

HIGGINS, *à Pickering.* — Eh bien? Vous avez joint l'inspecteur principal?

PICKERING. — Oui.

HIGGINS. — Qu'en pense-t-il? Vous lui avez offert une récompense?

Mme HIGGINS. — Tu ne veux pas dire que tu as lancé la police aux trousses d'Eliza?

HIGGINS. — Mais bien sûr que si! A quoi servirait la police? Il n'y avait pas d'autre solution.

Mme HIGGINS, *indignée.* — Oh!

HIGGINS, *à Pickering.* — Alors, bref, qu'est-ce qu'il a dit, cet inspecteur?

PICKERING. — Oh, il fait des tas de difficultés. J'ai l'impression qu'il trouve notre histoire extrêmement suspecte.

Mme HIGGINS. — Mais naturellement, voyons! De quel droit allez-vous mêler la police à votre vie privée, et lui parler de cette jeune fille comme s'il s'agissait d'une voleuse ou d'un parapluie égaré? Vous perdez le sens, ma parole! Que Henry commette un impair pareil, passe encore : il ne résiste jamais à ses impulsions. Mais je m'étonne qu'un homme aussi réfléchi que vous, colonel...

Elle est interrompue par l'arrivée de la femme de chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Excusez-moi, madame. Il y a là un monsieur qui insiste pour voir M. Higgins. *(A Higgins:)* Il vient de chez vous, monsieur. Mme Pearce lui a dit qu'il vous trouverait ici.

HIGGINS. — Oh! la barbe! Je ne veux voir personne en ce moment. Qui est-ce?

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Doolittle, monsieur.

PICKERING. — Quoi?

HIGGINS. — Le boueur?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Un boueur? Oh non, monsieur. C'est un monsieur très élégant.

HIGGINS, *bondissant.* — Nom d'un chien! Pickering, ce doit être un parent dont elle ne nous a jamais parlé et chez qui elle se sera réfugiée. *(A la femme de chambre:)* Faites-le monter. Vite!

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

HIGGINS, *très excité.* — Un parent convenable! Si je m'attendais à celle-là, par exemple!

Mme HIGGINS. — Vous connaissez sa famille?

PICKERING. — Son père seulement.

Rentre la femme de chambre qui annonce:

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Doolittle.

Il entre. C'est le Doolitlle que nous connaissons. Mais splendidement vêtu, comme s'il se rendait à un grand mariage: il est en jaquette, il porte un haut de forme étincelant; des escarpins vernis et une fleur à la boutonnière complètent l'ensemble. Ce qui l'amène l'absorbe trop pour qu'il remarque la présence de Mme Higgins. Il va droit à Higgins et l'apostrophe avec véhémence.

DOOLITTLE, *se désignant lui-même.* — Voilà. C'est votre faute, tout ça.

HIGGINS. — Tout ça, quoi?

DOOLITTLE. — Ben, ça! Le tuyau de poêle. La jaquette. Les vernis.

HIGGINS. — C'est Eliza qui vous a acheté ces vêtements?

DOOLITTLE. — Eliza? Jamais de la vie. Pourquoi qu'Eliza m'aurait acheté des vêtements?

Mme HIGGINS. — Bonjour, monsieur Doolittle. Vous ne voulez pas vous asseoir?

DOOLITTLE, *qui demeure interdit en se rendant compte qu'il a oublié de la saluer.* — Oh!... Mande pardon, madame!... *(Il s'approche de Mme Higgins qui lui tend la main.)* Euh!... Merci. *(Il s'assied.)* Je suis si en plein dans ce qui m'arrive que je peux pas penser à rien d'autre.

PICKERING. — Mais que vous est-il donc arrivé?

DOOLITTLE. — Remarquez que ça me serait encore égal si ça m'était arrivé comme ça, par hasard. Après tout, faut toujours s'attendre à ce qu'il arrive n'importe quoi à n'importe qui, et y a personne d'autre à blâmer que la Providence, comme vous diriez. Mais ça, c'est quelque chose que c'est vous qui me l'avez fait : oui, vous, Henry Higgins. Parfaitement.

HIGGINS. — C'est d'Eliza qu'il s'agit? Vous l'avez retrouvée?

DOOLITTLE. — Moi? Non. Pourquoi? Vous l'avez égarée?

PICKERING. — Oui.

DOOLITTLE. — Vous avez toutes les veines, vous, dites donc! Tandis que moi, elle va pas tarder à me retomber sur le dos, maintenant, après ce que vous m'avez fait.

Mme HIGGINS. — Que vous a-t-il fait, monsieur Doolittle?

DOOLITTLE. — Ce qu'il m'a fait, madame? Il m'a perdu. Il m'a démoli mon bonheur. Il m'a ligoté de la tête aux pieds et il m'a livré aux mains de la morale bourgeoise.

HIGGINS. — Vous divaguez. Vous avez bu. Vous êtes fou. Je vous ai donné, il y a six mois, un billet de cinq livres. J'ai eu, ensuite, avec vous deux conversations à une demi-couronne l'heure. Et je ne vous ai jamais revu depuis.

DOOLITTLE. — Pardon! Pardon! est-ce que vous avez écrit ou est-ce que vous avez pas écrit à un vieux bonhomme, en Amérique, qui avait donné cinq millions de dollars pour fonder des Sociétés de Réforme Morale un peu partout dans le monde, et qui voulait que vous lui inventiez pour ça une espèce d'espéranto?

HIGGINS. — De qui parlez-vous?... Ah! de Ezra Wannafeller? Mais il vient de mourir!

DOOLITTLE. — Oui. Il est mort. Et moi, je suis perdu.

PICKERING. — Pourquoi donc?

DOOLITTLE. — Parce qu'il y a écrit une lettre. Une lettre ousqu'il lui disait que, pour l'instant et à sa connaissance, le moraliste le plus original d'Angleterre, c'était Alfred Doolittle, un simple boueur de Londres.

PICKERING, *riant.* — C'est vrai, Henry? Vous avez écrit cette lettre?

HIGGINS, *montrant Doolittle.* — Il me semble bien, oui, après sa première visite, avoir fait une plaisanterie aussi stupide que celle-là.

Mme HIGGINS. — Et alors, monsieur Doolittle. Je ne vois pas en quoi...?

DOOLITTLE. — Ben! Maâme, faut croire que ça lui a juste donné l'occasion qu'il cherchait de montrer que les Américains, y sont pas comme nous autres et que, — comme il y a mis dans son testament, — « y connaissent et y récompensent le mérite dans toutes les classes de la société, si humbles qu'elles puissent être ».

PICKERING. — Comment? Il vous a couché sur son testament?

DOOLITTLE. — Oui, mon colonel. Tant et si bien, Henry Higgins, qu'à cause de votre stupide plaisanterie, y m'a laissé une part dans ses usines de quatre mille livres par an, à condition que je fasse des conférences pour sa Ligue Mondiale de Réforme Morale aussi souvent qu'on me le demandera.

HIGGINS, *qui rit aux éclats.* — C'est merveilleux!

DOOLITTLE. — Merveilleux, vous dites?!

PICKERING. — Mais oui, ne vous inquiétez pas, Doolittle : quand on aura entendu votre première conférence, on ne vous en demandera pas une seconde.

DOOLITTLE. — Oh! c'est pas de parler qui me dérange. Je suis homme à parler jusqu'à la congestion. Ce que je suis pas d'accord, c'est d'avoir fait de moi un monsieur. J'étais heureux, moi. J'étais libre. Je tapais à peu près tout le monde quand j'avais besoin d'argent. Maintenant, c'est moi que tout le monde tape : ça va plus. Y a seulement un an, j'avais pas un parent. Excepté deux ou trois qui m'adressaient pas la parole. Depuis quinze jours, j'en ai au moins cinquante. Et, comme par hasard, pas un seul là-dedans qui touche une semaine de salaire convenable. Autrement dit, faut à présent que je vive pour les autres et plus du tout pour moi. Vous dites que vous avez perdu Eliza : vous faites pas de bile, je parie qu'en ce moment elle est déjà devant ma porte. Et le prochain qui me tapera, ce sera vous, Henry

Higgins. Oui! pour m'apprendre à parler le parler de la bourgeoisie au lieu du bon parler que je cause. Et vous voulez que je trouve ça merveilleux?

Pickering et Higgins rient.

Mme Higgins. — Mais, mon cher monsieur Doolittle, rien ne vous oblige à subir un martyre pareil. Vous n'avez qu'à refuser ce legs. N'est-ce pas, colonel?

Pickering. — Evidemment.

Doolittle, *qui essaye d'être déférent.* — Oui, maâme. Mais c'est là qu'est le drame, justement. Refuser! Refuser! J'ai pas le courage. Une pincée pareille, ça impressionne, vous savez, ça impressionne. Si je laisse tomber, qu'est-ce qui m'attend autre que l'asile quand je serai vieux? Fallait déjà que je me teigne les tifs pour garder mon boulot de boueux!... Alors, je suis impressionné, que voulez-vous, je suis foutu, excusez l'expression. Y aura des gars qui viendront me vider ma poubelle tous les matins et qui me taperont d'un pourboire et que je regarderai faire et que je passerai mon temps à envier. Ce sera le comble. Voilà où j'en suis arrivé à cause de votre fils.

Il s'attendrit sur son propre sort et il a des larmes dans la voix.

Mme Higgins. — Je suis cependant très heureuse que vous ayez choisi une solution raisonnable, monsieur Doolittle. Pour vous et aussi pour Eliza. Car vous allez pouvoir assurer son avenir.

Doolittle, *avec une mélancolique résignation.* — Ça en fera jamais qu'une de plus. J'en suis pas à ça près, maintenant. Oui... Je subviendrai aux besoins d'Eliza pareil qu'aux besoins de toute ma famille.

Higgins, *bondissant.* — Ah, pardon! Pardon! Il n'a pas à subvenir aux besoins d'Eliza. Cela ne le regarde pas. Elle ne lui appartient pas. Je la lui ai payée cinq livres. C'est une question de conscience. N'est-ce pas, Doolittle? Et, dans votre genre, vous êtes un honnête homme? Pas une fripouille?

Doolittle, *avec humilité.* — Un peu des deux, Henry, comme nous tous. Un peu des deux.

Higgins. — Vous m'avez demandé cinq livres pour votre fille. Je vous les ai données. Vous les avez prises. Marché conclu. Vous n'avez plus le droit d'y revenir.

Mme Higgins. — Oh! je t'en prie, Henry : ne sois pas ridicule.

Higgins. — Je ne suis pas ridicule du tout. Et si Eliza était là...

Mme Higgins. — Elle est là.

Higgins, *stupéfait.* — Elle est là?

Pickering, *même jeu.* — Chez vous?

Higgins. — Où ça?

Mme Higgins. — En haut. Dans la chambre d'amis.

Higgins. — Vous allez voir de quelle manière je vais la faire redescendre!

Il se dirige vers la porte.

Pickering. — Calmez-vous, Higgins.

Mme Higgins. — Oui. Reste tranquille, Henry. Et assieds-toi.

Higgins. — Laissez-moi aller lui parler!

Mme Higgins. — Non. Assieds-toi. Et écoute-moi.

Higgins. — Oh! Bon! Bon! Bon! *(Il se jette sur le divan, le visage tourné vers la fenêtre.)* Mais je trouve que vous auriez pu nous informer il y a une demi-heure.

Mme Higgins. — Elle est venue me voir matin. Elle m'a dit de quelle cruauté vo aviez fait preuve tous les deux, hier soir, e vers elle.

Higgins. — Nous?

Pickering. — Chère madame, elle vous raconté des histoires. Nous ne l'avons pas moins du monde traitée avec cruauté. C'e à peine si nous avons échangé trois mots av elle. Et nous nous sommes séparés en exc lents termes. *(Une idée lui vient.)* A moi que... *(A Higgins:)* Vous lui avez cherché qu relle après mon départ, Higgins?

Higgins. — Mais non! Pas moi. Elle, o Je ne lui avais pas donné le moindre suj d'irritation et elle m'a jeté mes pantoufles la figure. Je les ai reçues, bang! de plein fou au moment où je revenais dans la pièce po les chercher. Avant même que je n'eusse o vert la bouche. Et elle s'est servie ensuite termes extrêmement blessants à notre égar

Pickering. — Mais pourquoi ne m'en ave vous rien dit? Et que lui avions-nous fait?

Higgins. — Je n'en sais rien. Je n'y ai rie compris.

Mme Higgins. — Je crois que je le sais, mo Votre fille a beaucoup de cœur, n'est-ce pa monsieur Doolittle?

Doolittle. — Enormément, mââme : ell tient de moi.

Mme Higgins, *avec un léger sourire.* — C'e ce que je pensais. *(Aux autres:)* Elle a don peu à peu éprouvé pour vous de l'attach ment. Elle a voulu vous donner satisfactio Elle a travaillé avec acharnement. Elle même eu l'ambition d'aller au-delà de l'espoi que vous aviez mis en elle, et elle y a réuss Et je ne sais pas si, l'un et l'autre, vous vou rendez compte de l'effort presque surhumai que vous avez exigé d'elle et qu'elle s'est fai un point d'honneur de soutenir jusqu'au bou

Higgins. — Mais si! Mais si!

Mme Higgins. — Ne m'interromps pas! L grand jour de l'épreuve à laquelle vous l'avie soumise est arrivé. Elle en a triomphé. Ell n'a pas commis une erreur. Elle n'a pas fai un faux pas. Elle vous a apporté une récom pense que vous n'auriez pas osé souhaiter. Et en guise de remerciement, de louange, il pa raît que vous êtes restés là, tous les deux sans lui adresser la parole, vous congratulan mutuellement, ne cessant surtout de vou répéter à quel point vous étiez ravis que tou fût enfin terminé et comme cette histoire vou avait semblé assommante... Et tu t'étonne qu'elle t'ait jeté tes pantoufles à la figure Mais, moi, c'est le tisonnier que je t'aurais jet à la tête!

Doolittle. — Le fait est que c'est pas trè gentil, ça, Henry!

Higgins. — En voilà une histoire! Nou avons simplement dit que nous nous sention fatigués et que nous allions nous couche N'est-ce pas, Pick?

Pickering. — Oui. C'est tout.

Mme Higgins. — Vous en êtes sûrs?

Pickering. — A peu près. Oui.

Mme Higgins. — En tout cas, vous ne l'ave ni remerciée, ni entourée, ni félicitée comm elle le méritait?

Higgins. — Mais c'était sous-entend voyons!

Mme HIGGINS. — Il faut croire qu'on n'a rien entendu du tout.

PICKERING, *qui a des remords.* — Il est évident que nous nous sommes montrés un peu trop égoïstes... Je sens bien maintenant que nous avons manqué de tact et de délicatesse... Je me le reproche sévèrement... Est-ce qu'elle nous en veut beaucoup?

Mme HIGGINS. — Eh bien!... un peu, certainement. Et même assez pour ne plus revenir habiter avec vous. En revanche, je la crois toute prête à vous revoir de temps en temps en amis et à oublier le chagrin que vous lui avez fait.

HIGGINS. — Elle est trop bonne! *(Furieux, hurlant:)* Tonnerre de D...!

Mme HIGGINS. — Henry!

HIGGINS. — Pardon!

Mme HIGGINS. — Si tu me promets de te conduire convenablement, je vais lui demander de descendre. Sinon, rentre chez toi.

HIGGINS. — Oh, bien! Comme vous voudrez. Vous avez entendu, Pick? Prenez vos meilleures manières, mon ami. Il s'agit de plaire à ce déchet que nous avons connu il y a six mois dans la boue de Covent Garden!

DOOLITTLE. — Allons! Allons! Henry, ayez un peu plus de considération pour l'héritière de l'héritier que vous avez fait de moi!

Mme HIGGINS. — J'ai ta parole, Henry? Bien. *(Elle sonne.)* Monsieur Doolittle, puis-je vous prier de bien vouloir aller sur le balcon un instant? Je préférerais qu'Eliza n'apprenne pas votre changement de situation avant de s'être réconciliée avec mon fils et le colonel Pickering. Cela ne vous ennuie pas?

DOOLITTLE. — Oh! du tout, du tout, ma petite dame. N'importe quoi pour aider Henry à me débarrasser d'Eliza!

Il va sur le balcon. Entre la femme de chambre.

Mme HIGGINS. — Priez Mlle Doolittle de venir, s'il vous plaît.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame

Elle sort.

Mme HIGGINS. — Et maintenant, Henry, tâche d'être gentil.

HIGGINS. — Mais je suis très gentil.

PICKERING. — Je le connais : il fait de son mieux, chère madame.

HIGGINS, *rogue.* — Oui.

Il se vautre dans son fauteuil, tête en arrière, jambes allongées, et se met à siffler.

Mme HIGGINS. — Tu es peut-être gentil, mais, dans cette attitude-là, tu n'es pas très joli à voir.

HIGGINS, *se redressant.* — Je n'essayais pas d'être joli à voir.

Mme HIGGINS. — C'est encore une chance! Du reste, cela n'a pas d'importance : je voulais seulement t'obliger à parler.

HIGGINS. — Pourquoi?

Mme HIGGINS. — Parce que je sais que tu ne peux pas parler et siffler à la fois!

Un silence. Higgins manifeste son impatience, puis, n'y pouvant plus tenir, il se lève.

HIGGINS. — Mais, à la fin des fins, qu'est-ce qu'elle fiche? Est-ce qu'il va falloir l'attendre ici toute la journée?

Mme HIGGINS, *le calmant.* — Ttt! Ttt! Ttt!

Il se rassied. Nouveau silence. Et enfin Eliza entre, radieuse, très maîtresse d'elle-même. Elle porte un petit panier à ouvrage.

ELIZA. — Bonjour, professeur Higgins. Comment allez-vous? Bien, naturellement.

HIGGINS. — Pourquoi : naturellement?

ELIZA. — Mais parce que vous n'êtes jamais malade. Je suis absolument ravie de vous revoir, colonel. *(Elle lui serre la main.)* Il ne fait pas froid du tout ce matin, n'est-ce pas?

Elle s'assied.

HIGGINS, *qui bout de colère.* — Inutile de jouer ce petit jeu-là avec moi : c'est moi qui vous l'ai appris. Levez-vous, rentrons à la maison et ne faites pas l'idiote.

Eliza se met à coudre, très placidement, en feignant de ne prêter aucune attention à cet éclat.

Mme HIGGINS, *souriant.* — J'espère que vous ne résisterez pas au charme de pareille invitation, Eliza?

HIGGINS. — Ne vous en mêlez pas, maman. Laissez-la répondre toute seule. Et vous me direz si elle exprime une seule idée que je n'ai mise dans sa tête, si elle prononce un seul mot que je n'ai mis dans sa bouche. J'ai pris un rebut des halles de Covent Garden, j'en ai formé cette créature, et elle fait sa grande dame avec moi!

PICKERING. — Ah non! Higgins, vous n'allez pas recommencer!

Mme HIGGINS. — Assieds-toi, veux-tu.

Higgins se rassied, rageur. Eliza continuant à l'ignorer, coud très placidement.

ELIZA. — Avez-vous l'intention de cesser toute relation avec moi, colonel, maintenant que vous expérience est terminée?

PICKERING. — Mais jamais de la vie! Pourquoi dites-vous cela?

ELIZA. — Oh, bien! parce que je ne suis qu'un rebut des halles de Covent Garden, n'est-ce pas?

PICKERING, *avec élan.* — Je vous en prie.

ELIZA. — Laissez-moi vous avouer, cependant, que je serais très malheureuse si vous ne vouliez plus me revoir. Je vous dois tant, colonel.

PICKERING. — Ce sont là des paroles qui me touchent beaucoup, mademoiselle Doolittle. Mais vous ne me devez rien.

ELIZA. — Oh! que si! Je ne parle pas de tout ce que vous m'avez acheté. Je sais que vous êtes très généreux et que vous n'attachez pas d'importance aux questions d'argent. Mais c'est vous qui m'avez appris ce qu'est la vraie distinction, ce que doivent être les vraies façons d'une femme de la société. Les façons d'agir et les façons de penser. Comment y serais-je parvenue avec l'exemple du professeur Higgins constamment sous les yeux? Mon absence d'éducation allait faire de moi quelqu'un de semblable à lui, incapable de maîtriser ses mauvais mouvements, usant au moindre prétexte d'un inqualifiable langage... Oui, je n'aurais jamais su que les gens du monde se conduisent autrement si vous n'aviez été là.

HIGGINS. — Vous dites?

PICKERING, *avec indulgence.* — Ne soyez pas trop sévère ou trop vindicative. C'est seulement une question de nature, voyez-vous. Chez Higgins, elle est un peu à l'emporte-pièce. Il est ainsi, il est ainsi. Il ne mesure pas la portée de ce qu'il dit, voilà tout. Mais il n'y a pas en lui une ombre de méchanceté et on ne peut pas lui en vouloir.

ELIZA. — Moi non plus, je ne mesurais pas la portée de ce que je disais quand je vendais des fleurs dans la rue. J'étais ainsi, j'étais ainsi. Mais c'est là justement toute la différence qui vous sépare d'avec les êtres bien élevés.

PICKERING. — Sans doute! Il ne faut pas oublier, toutefois, que c'est lui qui vous a appris à vous exprimer. J'en aurais été complètement incapable.

ELIZA, *avec un peu de condescendance.* — Oh! il a fait son métier. Rien de plus.

HIGGINS. — Nom de...

Mme HIGGINS. — Henry!

ELIZA. — Exactement comme un maître de danse m'aurait appris à danser. En revanche, savez-vous ce qui a préludé à ma véritable éducation?

PICKERING. — Non. Quoi donc?

ELIZA. — Le fait que vous m'ayez appelée mademoiselle Doolittle le jour où je me suis présentée chez vous. C'était la première fois qu'on m'appelait mademoiselle. J'y ai trouvé la révélation de ce sentiment qu'est le respect de soi-même. *(Elle se remet à coudre.)* Et puis, vous m'avez manifesté par la suite toutes sortes d'égards auxquels vous ne prêtiez pas attention parce qu'ils vous étaient naturels, mais qui m'ont toujours profondément touchée : comme de vous lever quand j'entrais dans la pièce où vous vous trouviez, d'ôter votre chapeau quand nous prenions un ascenseur, de vous effacer pour me laisser passer la première, que sais-je encore..

PICKERING. — Cela ne vaut même pas qu'on en parle.

Mme HIGGINS. — Et ce sont des choses, Eliza, que je me suis efforcée pendant des années d'inculquer à Henry, croyez-moi. De guerre lasse j'ai dû y renoncer, mais...

ELIZA. — Oh! je m'en doute bien, madame. Il est sûrement moins doué comme élève que comme professeur.

HIGGINS. — Quand mon procès sera fini, vous me ferez signe.

ELIZA, *à Pickering.* — Toujours est-il, colonel, qu'à chacune de vos attentions pour moi, j'éprouvais le plaisir indicible de me sentir enfin traitée comme un être humain et le désir renouvelé de m'en rendre digne. J'y trouvais la preuve que vos pensées à mon égard s'adressaient à quelqu'un d'autre qu'à une laveuse de vaisselle, bien que je susse parfaitement que vous vous fussiez comporté de la même façon envers une laveuse de vaisselle si on l'eût introduite dans le salon.

HIGGINS, *ironique.* — Peste!

ELIZA, *sans sourciller, enchaînant.* — Vous n'avez jamais ôté vos chaussures devant moi dans la salle à manger...

PICKERING, *toujours indulgent.* — N'attachez pas trop d'importance à un détail. Higgins ôte ses chaussures n'importe où et à tout bout de champ. Je suis même étonné qu'il ne l'ait pas encore fait.

Mme HIGGINS, *riant.* — Moi aussi.

ELIZA. — Peut-être! Mais vous n'imaginez pas l'importance que j'ai attachée à ne [illegible] vous le voir faire, à *vous*. En dehors de [illegible] que n'importe qui peut apprendre : s'habill[er], s'exprimer, se tenir, la différence qui s'éta[blit] entre une femme du monde et une marchan[de] des rues ne provient pas tant de la manièr[e] dont l'une ou l'autre se conduit, mais bien p[lu]tôt de la manière dont on les traite. Pour [moi] professeur Higgins, je serai toujours une m[ar]chande des rues parce qu'il me traite comm[e] telle et qu'il le fera toujours. Mais, pour vo[us] je sais que je puis prendre figure de femm[e] comme-il-faut, parce que vous m'avez toujou[rs] traitée ainsi et que vous continuerez de le fai[re].

Mme HIGGINS. — Ne grince pas des dent[s] Henry. C'est horriblement désagréable.

PICKERING. — Je ne mérite pas tous l[es] compliments que vous me faites, mais j'y su[is] infiniment sensible, mademoiselle Doolittle, [je] vous assure.

ELIZA. — J'aimerais bien que vous m'appe[liez] toujours Eliza, si vous le voulez bien.

PICKERING. — Avec joie, vous pensez.

ELIZA. — Par contre, je tiendrais à ce q[ue] le professeur Higgins m'appelât mademoise[lle] Doolittle, dorénavant.

HIGGINS. — Allez vous faire pendre!

Mme HIGGINS. — Henry! Henry!

PICKERING, *riant.* — Pourquoi ne lui répo[n]dez-vous pas sur le même ton? Cela lui fera beaucoup de bien.

ELIZA. — Je ne peux pas. Il fut un temps, souvenez-vous! où cela m'eût été naturel. Ma[is] maintenant, je me sens incapable de revenir [en] arrière. Vous m'avez raconté, un jour, q[ue] lorsqu'on envoie un enfant à l'étranger, [il] apprend la langue du pays en quelques s[e]maines et qu'il oublie la sienne aussi vi[te]. Eh bien! il en est de même pour mo[i]. Je suis un enfant dans votre pays. J'ai oubl[ié] ma propre langue et je ne sais plus parl[er] que la vôtre. La voilà bien, la vraie ruptu[re] avec le coin de Tottenham Court Road! [Et] mon départ de chez M. Higgins l'a rendu[e] définitive.

PICKERING, *alarmé.* — Oh! mais vous all[ez] nous revenir, Eliza? Vous pardonnerez [à] Higgins et...

HIGGINS, *qui éclate.* — Me pardonner! Bo[n] D...! Comme si j'avais quoi que ce soit à m[e] faire pardonner! Vous êtes fou? Qu'elle s'[en] aille! Je ne la retiens pas. Et qu'elle essay[e] de se débrouiller sans moi : je ne lui donn[e] pas trois semaines pour qu'elle retourne à so[n] ruisseau.

Doolittle apparaît à la porte-fenêtre du bo[u]con. Il prend un air de reproche à l'adresse de Higgins, et, lentement, s[i]lencieusement, il va vers sa fille, qui, dos tourné à la fenêtre, ne se doute pa[s] de sa présence.

PICKERING, *pendant ce temps.* — Il est in[-] corrigible! Je suis bien sûr, moi, que vous [ne] retomberez pas à votre ancienne vie.

ELIZA. — Non. Plus jamais. Il y a des mot[s] maintenant, qui m'écorcheraient la langue [si] je les prononçais. Je crois bien que je ne sa[u]rais même plus reproduire ces sons qu[e] j'émettais autrefois à tout propos. *(Doolitt[le] lui met la main sur l'épaule. Elle se retourn[e] et, saisie par le spectacle de la splendeur p[a]ternelle, elle perd tout contrôle sur elle-même.)* Ah, ah, ah! Hou! Oh, oh!...

HIGGINS, *dans un rugissement de triomph[e]*

Aâàh! Et voilà!... « Ah, ah, ah! Hou! Oh, oh! Ah, ah, ah! Hou! Oh, oh! » Qui avait raison? Hein?

Il se jette sur le divan, et s'y renverse, les bras croisés, dans l'attitude la plus arrogante qui soit.

DOOLITTLE. — Allons! Allons! C'est pas sa faute, à cette petite! Me regarde pas comme ça, Eliza. J'y suis pour rien. J'ai touché un peu d'argent.

ELIZA. — Tu as tapé un milliardaire?

DOOLITTLE. — Oui. Mais aujourd'hui j'ai des dentelles de cérémonie. Je vais à Saint-Georges, Hanovre Square. Ta belle-mère va m'épouser.

ELIZA, *révoltée.* — Quoi?

Mme HIGGINS. — Vous vous mariez aujourd'hui, monsieur Doolittle?

DOOLITTLE. — Hélas! Oui, mââme.

PICKERING. — Mais c'est la première nouvelle : vous ne nous en avez pas parlé.

DOOLITTLE. — Pas eu le temps, patron.

ELIZA. — Papa, tu ne vas pas épouser cette boissarde!

DOOLITTLE. — Un peu de respect pour ta future mère, toi, s'il te plaît.

ELIZA. — Mais elle ne voulait pas t'épouser!

PICKERING. — Oui, au fait, pourquoi a-t-elle changé d'avis?

DOOLITTLE. — Je vous l'ai dit : impressionnée, patron. Impressionnée. La morale bourgeoise a fait une victime de plus. *(A sa fille:)* Tu voudrais pas mettre un chapeau, Eliza, et venir me voir changer de peau?

ELIZA. — Non. *(Un temps.)* A moins que... à moins que le colonel Pickering ne me dise... *(Elle a les larmes aux yeux)* ... que je dois le faire. Mais ce sera pour moi une humiliation très pénible. D'autant que cette mégère va encore m'insulter.

DOOLITTLE. — Oh non! Pour ça, tu risques rien. Elle se bagarre plus jamais avec personne, la pauvre. Le sens de la respectabilité lui a gelé tout le caractère.

PICKERING, *pressant doucement le coude d'Eliza.* — Allez-y, Eliza. Ce sera très gentil.

ELIZA, *lui souriant.* — Bon. Très bien. J'y vais. Mais c'est uniquement pour vous montrer que je n'ai pas de mauvais sentiments. Je reviens à l'instant.

Elle sort.

DOOLITTLE, *s'asseyant à côté de Pickering.* — J'ai le trac de cette sacrée cérémonie, patron. Si vous étiez chic, vous viendriez pour me soutenir et pour m'aider à franchir ce mauvais pas jusqu'au bout.

PICKERING. — Ce n'est pourtant pas la première fois que vous le franchissez, mon ami? Vous étiez marié à la mère d'Eliza.

DOOLITTLE. — Qui c'est qui vous a dit ça, mon colonel?

PICKERING. — Personne. Mais j'ai supposé, tout normalement...

DOOLITTLE. — Pensez-vous! C'est pas comme ça qu'on fait normalement. C'est seulement la bourgeoisie qui fait ça. Mais le dites pas à Eliza : elle est pas au courant. J'ai jamais osé l'y raconter.

PICKERING. — C'est entendu.

DOOLITTLE. — Et vous viendrez à l'église, mon colonel? Vous me donnerez un coup d'épaule jusqu'à la fin?

PICKERING. — Avec plaisir. Dans la mesure où un vieux célibataire en est capable, naturellement.

Mme HIGGINS. — Et moi, cher monsieur, puis-je venir aussi? Je serais navrée de manquer votre mariage.

DOOLITTLE. — C'est un honneur formidable que vous me ferez, mââme. Et pour ma pauvre vieille, ça sera un grand réconfort aussi. Parce que, depuis qu'elle sait qu'il y aura plus de jours heureux, elle est très abattue.

Mme HIGGINS. — Je vais commander la voiture et me préparer. *(Les hommes se lèvent, sauf Higgins.)* Je n'en ai pas pour plus d'un quart d'heure. *(Tandis qu'elle va vers la porte, entre Eliza, chapeautée et boutonnant ses gants.)* Je vais assister au mariage de votre père, Eliza. Je vous emmène dans mon coupé, si vous voulez. Le colonel Pickering accompagnera le marié.

Elle sort. Eliza avance jusqu'au milieu de la pièce. Pickering la rejoint.

DOOLITTLE. — Marié! Ça vous donne froid dans le dos, ce mot-là! Ça dit trop bien ce que ça veut dire.

Il prend son chapeau et va vers la porte.

PICKERING. — Avant que je ne m'en aille, Eliza, promettez-moi de pardonner à Higgins et de revenir vivre avec nous.

ELIZA. — Je ne crois pas que mon père m'y autoriserait, colonel! Qu'est-ce que tu en penses, papa?

DOOLITTLE. — Ben! je vais te dire... Finalement, ils ont été très malins, ces deux-là. Si y en avait eu qu'un, t'aurais pu lui mettre le grappin dessus, je connais les filles, mais voilà, ils étaient deux, et l'un chaperonnait l'autre, comme qui dirait. C'est ça qui les a sauvés. *(A Pickering:)* On peut pas être plus roublard, mais je vous en garde pas rancune. Moi, j'aurais fait pareil. Toute ma vie, elles m'ont eu l'une après l'autre, les femmes. Alors, vous pensez si je vous envie d'en avoir mis une dedans. *(A Eliza:)* Je peux pas intervenir, fillette : je serais pas sincère. *(A Pickering:)* Allez! Zou! nous, faut qu'on y aille, mon colonel : tant pis! Salut, Henry. Et toi, à tout à l'heure. *(Sur le seuil, il se retourne.)* Je connais un type, comme ça, qui avait hésité entre plusieurs formes de suicide, et puis, en fin de compte, c'est le mariage qu'y choisit. Seulement, la différence, c'est que moi, je voulais pas me suicider. Vous venez, colonel?

Il sort.

PICKERING, *qui fait du charme.* — Restez avec nous, Eliza. Je vous en prie.

Il suit Doolittle. Eliza va sur le balcon pour éviter de demeurer seule avec Higgins. Celui-ci se lève et va l'y rejoindre. Elle rentre alors dans la pièce et se dirige vers la porte. Mais il la poursuit, lui barre le chemin, et s'adosse à la porte.

HIGGINS. — Alors?

ELIZA. — Alors, quoi?

HIGGINS. — Alors, vous m'avez rendu la monnaie de ma pièce, comme on dirait dans le petit commerce des fleurs? Cela suffit-il à vous rendre enfin raisonnable?

ELIZA. — Raisonnable, c'est-à-dire prête à rentrer chez vous?

HIGGINS. — Oui.

ELIZA. — C'est-à-dire prête à ramasser vos pantoufles, à essuyer votre mauvaise humeur et à vous servir de chien savant? Car vous ne pensez qu'à vous.

HIGGINS. — Non. Je pense à vous. Si vous revenez, je vous traiterai exactement comme je l'ai toujours fait. Je ne peux pas modifier mon caractère et je n'ai nullement l'intention de transformer mes manières. Au reste, mes manières sont les mêmes que celles de Pickering.

ELIZA. — C'est faux. Le colonel Pickering — et je l'en ai remercié tout à l'heure — traite une marchande des rues comme si elle était une duchesse.

HIGGINS. — Et moi, je traite une duchesse comme si elle était une marchande des rues.

ELIZA. — Autrement dit, vous nivelez tout au plus bas?

HIGGINS. — Si vous voulez.

ELIZA. — Comme papa.

HIGGINS, *légèrement mortifié, mais se forçant à sourire.* — Je vous remercie de la comparaison. Mais, d'un certain point de vue, elle est assez exacte. Votre père n'a aucun snobisme. Il est toujours et partout à son aise, quelle que soit l'extravagance de la situation où les hasards le jettent. C'est ce qui me plaît en lui. Car le grand secret n'est pas d'avoir de bonnes ou de mauvaises manières, mais de rester le même avec toutes les créatures humaines : en somme de se comporter comme si l'on était au Paradis, où l'on ignore les wagons de troisième classe et où une âme en vaut une autre.

ELIZA. — Amen! Vous êtes un prédicateur-né!

HIGGINS, *irrité.* — Je veux dire : la question n'est pas de savoir si je vous traite avec grossièreté, mais si vous m'avez jamais entendu traiter mieux qui que ce soit.

ELIZA. — Hé! que m'importeraient votre grossièreté, vos injures et même vos coups si vous cessiez seulement de me considérer comme une quantité négligeable que vous avez pris le droit d'écraser à votre aise! C'est cela que je ne tolère plus. Ah ça! mais vous croyez donc que je ne puis me passer de vous?

HIGGINS. — Je sais très bien que vous le pouvez. Je vous l'ai même dit hier soir.

ELIZA, *amère.* — Oui. En effet. Vous me l'avez dit. Vous vouliez vous débarrasser de moi.

HIGGINS. — Vous êtes une dinde.

ELIZA. — Merci.

Un temps.

HIGGINS. — Car, naturellement, vous ne vous êtes jamais demandé si, moi, je pouvais me passer de vous?

ELIZA. — Oh! je vous en prie : n'essayez pas de m'en faire accroire. Il faudra bien que vous vous passiez de moi.

HIGGINS. — Je puis me passer de tout le monde : je me suis créé mon propre univers et je n'y ai pas besoin de compagnie. *(Avec une soudaine humilité:)* Mais vous me manquerez, Eliza. Votre naïveté m'a apporté quelque chose. Je l'avoue humblement. Je vous en ai même de la gratitude. Et puis, je me suis habitué à votre voix, à votre personne. Elles me plaisent. Je ne me ferais point à leur absence.

ELIZA. — Vous les avez toutes les deux sur vos cylindres et sur vos photographies. Quand vous vous sentirez seul, sans moi, vous n'aurez qu'à ouvrir votre album et à mettre votre machine en marche. Ils n'ont ni l'un ni l'autre des sentiments que l'on puisse blesser.

HIGGINS. — Ce sont justement vos sentiments qui m'intéressent. Et il n'est pas de machine pour me les restituer.

ELIZA. — Oh! vous êtes un monstre. Vous savez tordre le cœur d'une fille comme un autre lui tordrait le bras pour lui faire mal. Mme Pearce m'avait prévenue : chaque fois qu'elle a voulu vous quitter, vous l'avez cajolée à la dernière minute. Et pourtant vous vous moquez pas mal de Mme Pearce. De même que vous vous moquez pas mal de moi.

HIGGINS. — Je ne me moque ni de la vie ni des êtres humains. Vous êtes une parcelle de vie qui a pénétré un jour dans ma maison et dont j'ai fait un être humain. Que pouvez-vous, que peut-on demander de plus?

ELIZA. — Je ne veux pas m'attacher à quelqu'un qui ne me paie pas de retour.

HIGGINS. — Voici que nous retombons aux conceptions du marché de Covent Garden. Eliza!

ELIZA. — Comme il vous en faut peu pour me mépriser!

HIGGINS. — Je n'ai jamais méprisé personne. Le mépris ne sied pas au visage ni à l'âme de l'homme. Mais je méprise le mercantilisme sentimental et je me refuse à tenir commerce d'affection. Vous me considérez comme une brute parce que le fait d'aller chercher mes pantoufles ou de retrouver mes lunettes n'a pas pu vous donner de droits sur moi? Vous êtes stupide. Je trouve qu'une femme qui va chercher les pantoufles d'un homme offre un spectacle dégoûtant. Est-ce que je suis jamais allé chercher vos pantoufles, moi? Je vous estime bien plus depuis que vous me les avez lancées à la figure. Consentir à me servir d'esclave et vouloir que je me soucie de vous sont deux états d'esprit rigoureusement inconciliables : qui, diable, se soucie d'une esclave? Si vous me revenez, Eliza, revenez-moi sous le signe de la bonne camaraderie, car vous n'obtiendrez rien de plus. Je vous ai donné mille fois plus que vous. Et si vous osez encore me jeter dans les jambes vos sales petits trucs d'animal-domestique-qui-apporte-des-pantoufles pour m'empêcher d'achever ma création de la duchesse Eliza, je vous claque ma porte au nez définitivement.

ELIZA. — Mais pourquoi l'achever, cette création, si vous ne vous souciez point de ce qu'il adviendra d'elle?

HIGGINS. — Parce que mon travail me passionne.

ELIZA. — Et vous n'avez jamais songé aux difficultés — c'est un mot faible! — qui allaient en résulter?

HIGGINS. — Le monde n'aurait jamais été créé si son créateur avait songé aux difficultés qui allaient en résulter. Créer la vie, c'est créer des difficultés. Il n'y a qu'une seule façon d'éviter les difficultés, c'est de détruire. Remarquez-le : ce sont toujours les lâches qui réclament à cor et à cri la mort de ceux qui les gênent.

ELIZA. — Je ne suis pas comme vous. Je ne suis pas un prédicateur. Je ne remarque pas ce genre de choses-là. Ce que je remarque, moi, c'est que vous ne me remarquez pas.

HIGGINS. — Vous êtes une dinde, Eliza. Je gaspille les trésors de mon esprit en les étalan

vant vous. Je donne des perles à un animal e je ne désignerai pas autrement. Une fois ur toutes, essayez de comprendre que je is mon chemin et que j'accomplis ma tâche s m'occuper de ce qui nous arrivera à l'un à l'autre. Revenez donc ou allez au diable. mme vous voudrez. Mais décidez-vous.

ELIZA. — Et pourquoi reviendrai-je?

HIGGINS, *sautant d'un bond sur l'ottomane se penchant sur Eliza.* — Pour l'amusement la chose. Moi, c'est la seule raison qui me it fait entreprendre.

ELIZA. — Et, demain, vous me jetterez dehors si je ne réponds pas à tout ce que vous ttendez de moi.

HIGGINS. — Oui. Et vous, vous me quitterez emain si je ne réponds pas aussi à tout ce ue vous attendez de moi.

ELIZA. — Pour aller vivre chez ma belle-ère, peut-être?

HIGGINS. — Ou pour vendre des fleurs.

ELIZA. — Plût à Dieu que je puisse encore etourner à mon panier de fleurs! Je ne dendrais ni de vous, ni de mon père, ni de uiconque. Pourquoi m'avez-vous privée de ma iberté? Pourquoi y ai-je renoncé? Aujourl'hui, je me sens esclave de tout.

HIGGINS. — Quelle erreur! Ce ne sont pas es solutions qui manquent. Je ferai de vous na fille adoptive. Je vous commanditerai Vous pouvez épouser Pickering.

ELIZA. — Ni Pickering, ni vous... Non : même pas vous, si vous me le demandiez. Et pourtant votre âge s'accorderait mieux au mien que lui.

HIGGINS, *la reprenant avec douceur.* — Que le sien. Pas « que lui ».

ELIZA. — Je parlerai comme il me plaira. Vous n'êtes plus mon professeur.

HIGGINS, *qui réfléchit.* — Il est vrai que Pickering ne s'y déciderait pas facilement : c'est un vieux célibataire aussi endurci que moi.

ELIZA. — Si je veux me marier, je n'ai aucun besoin du colonel Pickering : je peux épouser Freddy Hill.

HIGGINS, *surpris.* — Freddy Hill?

ELIZA. — Il m'écrit trois lettres par jour depuis que je l'ai rencontré.

HIGGINS. — De quel droit?

ELIZA. — Du droit de quelqu'un qui m'aime.

HIGGINS. — Vous n'avez pas le droit de l'y encourager, vous, en tout cas.

ELIZA. — Pourquoi? Toute fille a le droit d'être aimée.

HIGGINS, — Non. Pas vous.

ELIZA. — Comment : pas moi?

HIGGINS. — Je veux dire : pas par un crétin pareil.

ELIZA. — Fred n'est pas un crétin. Il est faible. Il est pauvre. Il a besoin de moi. Mais il me rendra plus heureuse que certains « parieurs » que je connais.

HIGGINS. — Peut-il faire quelque chose de vous? Voilà toute la question.

ELIZA. — Peut-être est-ce moi qui ferai quelque chose de lui? Mais pourquoi vouloir à toute force faire quelque chose l'un de l'autre? Vous ne pensez qu'à cela. L'essentiel pour moi est de sortir enfin de l'artificiel, de vivre selon ce que je suis, d'être aimée pour ce que je suis, d'aimer comme je suis.

HIGGINS. — Bref, vous voudriez que je fusse aussi fou de vous que M. Freddy Hill? C'est bien cela?

ELIZA. — Mais non! Mais non, je ne veux pas! Ce n'est pas cette sorte de sentiment que je désire vous inspirer. Au reste, ne soyez donc pas si sûr de vous. J'aurais très bien pu devenir une vilaine fille, vous savez, si j'avais voulu. Il y a des choses que j'ai vues de bien plus près que vous, malgré toute votre science. Il est extrêmement facile pour des filles comme moi d'amener les hommes à ce qu'elles souhaitent, je vous prie de le croire.

HIGGINS. — Mais bien entendu. Je n'ai jamais dit le contraire. Alors pourquoi diantre nous disputons-nous? Cela ne rime à rien.

ELIZA. — Je n'oublie pas d'où je sors. Je sais que je ne sais rien. Je n'ignore pas ce qui nous sépare. Mais je ne veux pas que vous me mettiez plus bas que terre. J'ai besoin d'un peu de gentillesse. Je n'ai pas fait ce que j'ai fait pour avoir des robes ou pour rouler en voiture, contrairement à ce que vous pouvez penser. Je l'ai fait parce que, malgré tout, malgré vous, je me trouvais bien en votre compagnie et que je me suis prise d'amitié pour vous.

HIGGINS. — Eh bien, oui! C'est exactement ce que je ressens. Et Pickering aussi. Vous voyez bien que vous êtes une dinde.

ELIZA. — Ce n'est pas cela qu'il fallait me répondre.

Elle se met à pleurer.

HIGGINS. — C'est cependant tout ce que vous obtiendrez de moi tant que vous vous comporterez comme une dinde. Si vous voulez vraiment devenir une femme digne de ce nom, il faudra que vous cessiez de vous croire abandonnée chaque fois qu'un homme ne passera pas la moitié de son temps à pleurnicher dans vos jupes et l'autre moitié à vous chercher querelle. Si vous êtes incapable de supporter la rigueur, la tension de mon genre de vie, retournez au marché de Covent Garden. Travaillez jusqu'à ressembler à une bête de somme. Frottez-vous contre un homme, échangez des caresses avec lui, battez-vous ensemble, buvez ensuite et dormez d'un sommeil de brute. C'est une belle vie. C'est réel, c'est chaud, c'est violent. Cela se sent à travers la peau la plus épaisse. Cela se goûte, cela se respire sans effort, sans préparation. Vous me trouvez froid, insensible, égoïste, n'est-ce pas? Très bien. Allez rejoindre les créatures qui vous plaisent. Epousez un pourceau sentimental qui aura beaucoup d'argent, une paire de grosses lèvres pour vous embrasser et une paire de grosses chaussures pour vous botter le derrière. Et puisque vous ne savez pas apprécier ce que vous avez, ayez au moins ce que vous savez apprécier.

ELIZA, *éperdue.* — Ah! vous êtes trop injuste, tenez! J'en suis à ne plus pouvoir vous parler : vous retournez tout ce que je dis contre moi. Vous le savez bien, pourtant, que je ne puis plus revenir à ce que j'étais et que je n'ai de vrais amis au monde que vous et le colonel. Vous le savez bien que je ne supporterais plus de vivre aux côtés d'un être vulgaire après avoir vécu près de vous deux. Alors, pourquoi faites-vous semblant de croire le contraire? Pourquoi me rabaisser ainsi? Vous êtes convaincu que je serai obligée de rentrer chez vous, parce que, sinon, je ne pourrais aller ailleurs que chez mon père. Eh

bien! c'est une erreur. Vous ne me tenez pas encore. Je sais ce que je ferai. Je donnerai des leçons.

HIGGINS. — Des leçons? Et de quoi?

ELIZA. — J'enseignerai ce que vous m'avez appris.

HIGGINS. — Hein?

ELIZA. — J'enseignerai la phonétique. *(Higgins éclate d'un rire méprisant.)* Vous avez tort de rire : je demanderai à l'homme, que nous avons rencontré hier soir à l'ambassade et qui vous fait concurrence, de m'engager comme assistante.

HIGGINS, *hors de lui.* — Comment? Vous auriez le front d'aller chez cet imposteur, ce pied-plat, cet analphabète? Vous lui apporteriez mes méthodes, mes découvertes? Nom de D...! Faites seulement un pas dans sa direction et je vous tords le cou. *(Il la prend aux épaules.)* Vous avez compris?

ELIZA, *le défiant et sans esquisser le moindre geste de défense.* — Eh bien? Allez-y! Serrez fort! Je savais bien que vous en arriveriez à me frapper, un jour! *(Il la lâche, tape du pied de rage, et recule si vivement qu'il tombe assis sur l'ottomane.)* Aha! Je connais les moyens qu'il faut employer avec vous, moi, maintenant! Et je suis une fameuse imbécile de n'y avoir pas pensé plus tôt! Vous ne pouvez plus m'enlever le savoir que vous m'avez donné, vous dites vous-même que j'ai l'oreille encore plus fine que la vôtre, et moi, au moins, j'userai avec les gens d'une douceur et d'une patience dont vous ignorez tout. Aha! vous êtes joué, Henry Higgins! Je me soucie désormais de vos grands airs et de votre brutalité autant que de cela. Je vais annoncer dans les journaux que votre duchesse n'était qu'une marchande des rues, et qu'elle peut, en six mois, apprendre pour mille guinées à n'importe qui à devenir aussi duchesse qu'elle. Dans une semaine, je serai la femme la plus à la mode de Londres et on fera la queue à ma porte, mon cher!

HIGGINS, *avec admiration.* — Pas mal! Pas mal! Vous vous conduisez comme la dernière des garces, mais je préfère encore cela à vous voir renifler dans mes pantoufles ou pleurnicher dans mes lunettes. J'ai dit que je ferais de vous une vraie femme, et, Dieu me pardonne, j'y suis arrivé. Voilà que vous me plaisez enfin, Eliza.

ELIZA. — Oui, oui. Vous retournez votre veste et vous déployez toutes vos grâces parce que vous avez peur de moi, à votre tour...

HIGGINS. — Mais naturellement, petite idiote. Il n'y a pas plus de cinq minutes, vous me pesiez encore sur le cou comme une meule. Et puis, tout d'un coup, là, devant moi, vous sautez à terre bien ferme sur vos deux pieds, vous nous libérez l'un de l'autre, j'assiste au dernier terme de votre métamorphose, vous devenez une personne humaine. C'est merveilleux. Vous, Pickering et moi, nous allons enfin cesser d'être deux hommes et une dinde pour nous transformer en un formidable trio de célibataires qui s'entendront comme personne au monde...

ELIZA, *le coupant.* — Détrompez-vous. Je ne suis pas de...

Elle est elle-même interrompue par l'entrée de Mme Higgins, habillée pour la cérémonie.

Mme HIGGINS. — La voiture attend, Eli Vous êtes prête?

ELIZA. — Mais oui! Est-ce que le professe Higgins vient avec nous?

Mme HIGGINS. — Oh! sûrement pas. Je n veux à aucun prix : il ne sait pas se te dans les églises.

ELIZA. — Que fait-il donc?

Mme HIGGINS. — Il corrige à haute voix pasteur sur sa prononciation.

ELIZA. — Alors, au revoir, professeur.

Elle se dirige vers la porte.

Mme HIGGINS, *allant vers lui.* — Au revo mon chéri.

HIGGINS. — Au revoir, maman. *(Il est le point de l'embrasser lorsqu'une idée frappe brusquement:)* Oh! Eliza, comman donc un jambon et un fromage de Stilton, vo lez-vous? Et achetez-moi des gants en ai lope, vous savez : du huit, et aussi une crav qui aille avec ce costume-ci. Je me fie à vo goût.

ELIZA. — Je vous ai déjà dit cette nuit ne plus compter sur moi pour ce genre de co missions.

Elle sort.

Mme HIGGINS. — Moi qui pensais que vo étiez réconciliés!...

HIGGINS, *très sincère.* — Mais nous l'étio maman, nous l'étions. Je n'y comprends ri Je suis très étonné. *(Il s'élance vers la port* Eliza! Eliza!

Mme HIGGINS. — Laisse. Je vais lui parl Mais j'avoue que je serais beaucoup plus c taine de te la ramener si je ne lui sentais tel penchant pour Pickeringg.

HIGGINS. — Pour Pickering? Quelle id Mais non! *(Il éclate de rire.)* Elle veut épo ser Freddy Hill! Ha! Ha! Ha! Ha!

Mme HIGGINS, *sortant vivement.* — Fred Hill? Qu'est-ce que tu racontes? Il ne m querait plus que cela!

Elle ferme la porte derrière elle. Higg reste d'abord sur place, immobile, p il court sur le balcon, se penche. On tend le bruit que font les chevaux et voiture sur le pavé. Il revient. Il se à marcher de long en large comme forcené. Puis il prend une potiche l'envoie avec force sur le parquet elle se brise. Et enfin, il se laisse to ber dans un fauteuil. La porte s'ouvre Eliza apparaît.

ELIZA. — En ce qui concerne les gants, huit est trop juste pour vous : il vous f du huit et demi. Il y a, dans le premier tir de votre commode, trois cravates neuves je vous ai achetées la semaine dernière. colonel préfère le Gloucester double-crème Stilton, et vous, cela vous est égal : vous voyez pas de différence. J'ai téléphoné ce m tin à Mme Pearce pour qu'elle n'oublie pas jambon. Je me demande ce que vous allez b pouvoir faire sans moi.

HIGGINS, *qui court à elle.* — Eliza! *(Il serre contre lui.)* Mais pourquoi pleurez-vo

ELIZA. — Je ne sais pas.

HIGGINS, *avec une tendresse infinie, p la première fois.* — Vous êtes une dinde, Eli

RIDEAU

Mme Eynsford Hill Fred
Mme Higgins Eliza Clara

Eliza Higgins

6 ELIZA. — *La pluie en Espagne va se maintenir dans la plaine, paraît-il!* (ACTE II.)

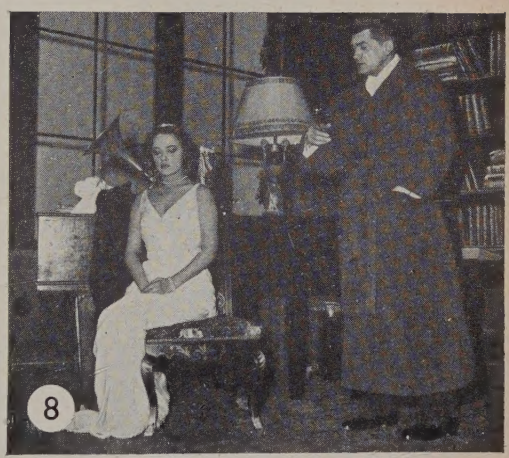
7 ELIZA. — *Je tiens essentiellement à savoir ce que j'ai le droit d'emporter avec moi.* (ACTE II.)

8 HIGGINS. — *Comment diable voulez-vous que je sache ce que vous deviendrez?* (ACTE II.)

9 DOOLITTLE. — *Refuser! Refuser! J'ai pas le courage. Une pincée pareille, ça impressionne, vous savez!* (ACTE III.)

10 HIGGINS. — *Vous êtes une dinde, Eliza!* (ACTE III.)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)



Eliza Higgins

Pickering Doolittle Mme Higgins

Higgins Eliza

"PYGMALION" DEVANT LA CRITIQU

PYGMALION n'avait pas été un très grand succès quand, en 1923, cette comédie, écrite par Bernard Shaw en 1912, avait, pour la première fois, été jouée en France. Cela se passait au Théâtre des Arts. Les principaux interprètes étaient Mmes Paulette Pax et Marie-Laure; MM. Pisani, Arvel, Michel Simon.

Les traducteurs habituels de Bernard Shaw, Augustin et Henriette Hamon, avaient cru devoir transporter à Paris l'action de la pièce. C'était retirer à l'ouvrage son atmosphère, sa vibration, sa saveur.

Le *Pygmalion* de Bernard Shaw n'est pas, comme celui de la légende antique, un sculpteur qui finit par tomber amoureux de la Galatée pétrie de ses propres mains dans la glaise. C'est un professeur de phonétique qui prend une petite marchande de fleurs ambulante parlant le « slang » le plus grossier avec un atroce accent « cockney » et, en six mois, la métamorphose en lady rien qu'en lui apprenant à prononcer exactement les 137 sons différents des voyelles anglaises et à aspirer comme il convient les « h ». Ce « phonéticien », nommé Henry Higgins, est capable, après avoir entendu quelqu'un dire une phrase, d'indiquer sa profession et le quartier où il vit!

La prononciation du français comporte moins de subtiles différenciations d'un district à l'autre. Et les « h » aspirées ne nous préoccupent guère, nous...

Le nouvel adaptateur, M. Claude-André Puget, a donc été bien inspiré en replaçant la comédie de Bernard Shaw dans son climat naturel : Londres, et le Londres de 1912.

Il a découvert, pour les exercices de phonétique (qui rappellent la leçon de prononciation donnée par le maître de philosophie à M. Jourdain dans *le Bourgeois Gentilhomme*) d'habiles équivalences avec l'anglais; il a trouvé un style argotique fort amusant et donné à tout le dialogue un tour vif et léger. Les modifications qu'il a apportées au découpage des scènes rendent la pièce mieux équilibrée. Les scènes comiques portent au maximum. On a beaucoup ri. Le dénouement est différent de celui qu'avait écrit Shaw, à l'origine. L'héroïne, en fin de compte, épousait un bon jeune homme de vingt ans plus jeune que Higgins. Dans la version que nous avons vue hier soir, le phonéticien, tout comme jadis le sculpteur grec, s'unit à celle qu'il a « créée ».

Paul GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

JE ne suis pas sûr que nous soyons aujourd'hui sensibles aux aspects auxquels Shaw tenait le plus. La satire d'une certaine société snob et puritaine nous attache moins que le « mythe » de Pygmalion, le sculpteur amoureux de son œuvre, une statue de Galatée, animée par Vénus. Mythe? C'est un bien grand mot. Disons plutôt que, parmi les nombreux thèmes qu'agite la métamorphose d'une bouquetière sans manières et mal embouchée en un pur produit de la « gentry » (et le tragique de la métamorphose vient de ce que la fière Eliza ne perd ni son âme ni son cœur en cours de route), le thème le plus original est celui de l'amour pédagogue. Henri Higgins, maniaque de la linguistique, est aussi un étrange égoïste, « grondeur », quelque peu misanthrope et misogyne. Il sort tout droit de Molière, ce personnage ridicule et pitoyable.

Le Pygmalion moderne de Shaw n'est pas seulement un professeur qui s'aime lui-même à travers son élève : exemple caractéristique de déformation professionnelle! C'est aussi un homme qui, amoureux malgré soi, ne peut s'empêcher de corriger qui il aime. Et n'est-il pas vrai que, souvent, un amant tend à morigéner sa maîtresse, pour parler à notre tour le beau langage! le mâle aime bien refondre à son image celle qu'il a élue. Trait psychologique qui va loin.

Jean Marais ne mérite pas moins d'éloges que Claude-André Puget.

Georges LERMINIER,
dans *Le Parisien Libéré*.

POURSUIVANT son directo
M. Jean Marais repr
au Théâtre des Bouf
Parisiens ce *Pygmalion* auq
il donne toutes les chances
succès. Tout d'abord, M. Clau
André Puget a allégé et raje
l'adaptation Hamon. Et p
avec un goût parfait, M. J
Marais a décoré, habillé et
en scène la comédie de Sh
Voilà de bien grands mérite
qui font oublier certains
ments de son interpréta
personnelle de Higgins, au c
desquels j'eus souhaité de
part de M. Jean Marais — p
cipalement lors du heurt
légèrement longuet — un
plus de hauteur.

Au demeurant, la pièce
extrêmement bien jouée
Mme Colette Regis, M. Mi
Etcheverry, Mlle Françoise
lié. Avec une discrétion
n'exclut pas l'effet, Mme
zanne Dehelly prouve
n'est point de petit rôle
une grande comédienne.
M. Noël Roquevert est purer
admirable de sobriété, de v
et de pittoresque, comme à
habitude. La trogne enlumi
les moustaches parfumées
stout, ses deux petits yeux
leurs cousus sur la tige
nez bourgeonnant, il campe
boueur-moraliste saisissant.

Mais le triomphe de la so
alla à Mlle Jeanne Moreau.
puis six mois j'attendais
impatience qu'elle paraisse
la robe déchirée d'Eliza,
panier sous le bras, son chig
défaillant et l'invective
lèvres. Je n'ai pas été
Mlle Jeanne Moreau a tra
de façon inoubliable toute
nuances d'un personnage qu
comporte toutes et a été, to
tour, vulgaire, attendrie, d
mécanique, révoltée, moqu
méprisante, émouvante,
une justesse qui fait d'elle
des premières actrices de
scène.

Une excellente soirée,
spectacle raffiné, une com
divertissante, une troupe
premier ordre. Nous ne re
nerons pas de si tôt aux Bou
Parisiens pour y couper
tres lauriers.

Max FAVALE
dans *Paris-P*

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Fondateur : Georges OUDAR

Ets Busson, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 3e trim. 1955, no 80 P